

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion- Journée du 10 Avril 1945

Sur la position naturelle du massif de l'Authion, à l'abri de leurs remparts, les Allemands se sentaient à peu près inexpugnables... Au milieu des désastres qui frappaient partout la Wehrmacht, ils pouvaient penser que personne ne viendrait les déloger de leurs citadelles de montagnes.

Le système défensif de l'Authion présente un point faible : construite face à l'Italie, tournée vers le Nord-Est, la position fortifiée est accessible au Sud, par deux routes stratégiques qui, venant de Sospel et de l'Escarène se rejoignent à la Baisse de Turini. De ce carrefour une route stratégique monte jusqu'aux forts et ceinture horizontalement le massif : c'est par là que la 1<sup>ère</sup> D.F.L. va attaquer. L'attaque principale sur les forts de l'Authion est confiée au B.I.M.P. appuyé par les Fusiliers Marins et le détachement d'assaut du colonel Lichtwitz. Deux actions de débordement complètent le dispositif : celle du Nord au B.M. 21, celle du Sud, au B.M. XI.

Le 10 avril 1945, l'Authion s'embrase. A 7h45 les avions du groupe de chasse 2/16 basés à Nice bombardent et mitraillent les forts de la Forca, Mille Fourches et Plan Caval ainsi que les batteries ennemies de la forêt de Cairos. A 9h les canons du 1<sup>er</sup> R.A. déployés dans la vaste clairière de Peira-Cava commencent leur préparation d'artillerie. Le sommet de l'Authion disparaît dans la poussière et la fumée...



*Général GARBAY  
Commandant la 1<sup>ère</sup> D.F.L.*

**SOMMAIRE p. 41**

1944-1945 – Parcours de la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre



*Carte de l'offensive sur l'Authion le 10 Avril 1945  
Christian MARTEL*

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion- Journée du 10 Avril 1945

### CHRONOLOGIE DES OPERATIONS DU 10 AVRIL 1945

#### 9 AVRIL

A la veille de l'attaque les unités se rapprochent de leurs bases de départ.  
Le B.M. 21 a escaladé le Mont Pela et la pointe du Rugger (1.976m). Le B.M. XI remonte la vallée de la Bevera qui mène à Mille Fourches.

#### 10 AVRIL 1945

<b>Aube</b>	Bombardement des forts la Forca , Mille Fourches et Plan-Caval par l'aviation.
<b>9h00</b>	Clairière de PEIRA-CAVA : préparation d'artillerie en direction des Forts par le 1er R.A. (groupement Maubert). 5.000 coups de canon sont tirés dans la journée.
<b>9h30</b>	Baisse de TURINI : départ du B.I.M.P vers le Fort de la Forca et le Camp de Cabanes-Vieilles, avec le soutien du B.M. XI (Brisbarre), de l'escadron de chars R.F.M. (Barberot), du Groupe d'assaut (Lichtwitz), d'une compagnie du Génie et de la C.A.C. 4 (Fayaud).  Vers BREIL-SUR-ROYA - La Brigade Gardet passe par le col de Brouis et la cime de Bosc. Au Nord-Ouest, le 3 <sup>ème</sup> R.I.A. (col. Lelaquet) cherche à atteindre l'arête du Mercantour. Sur Saint-Etienne-de-Tinée - Le 1 <sup>er</sup> B.L.E. et 2 commandos sont chargés d'immobiliser un bataillon allemand dans la vallée de la Stura.  Cime de TUEIS - Atteinte par le B.I.M.P. (cie Picard), sous couverture des 75 PAK (Fayaud) et des mitrailleuses (cap. Roudaut).
<b>12h</b>	Massif de la FORCA - La 1 <sup>ère</sup> cie Picard (B.I.M.P.) marche à découvert à l'assaut de l'éperon de la Forca (26 tués). Les rescapés atteignent le pied à 12h30. A 17h30 l'aspirant Petitjean lance une grenade dans le créneau d'un petit ouvrage fortifié du piton Nord.
<b>17h</b>	Au Nord, partant du RUGGER, le B.M. 21 occupe à midi la cime du TUOR et la compagnie d'éclaireurs skieurs du 3 <sup>o</sup> RIA, rattachée au bataillon, atteint la cime de RAUS. CABANES-VIEILLES - Sous la mitraille, le B.I.M.P. (2 <sup>ème</sup> cie) parvient à se glisser sur la route en contrebas des deux forts, jusqu'aux premières maisons de Cabanes-Vieilles. Avancée interrompue par l'explosion de deux chars éventrés par des mines. Le second-maître ROGER chef de char y laisse la vie. Les cies Thomas et Golfier doivent se replier à 100 m du sommet.  Col de RAUS - vers 17h, un tir efficace de la compagnie de canons d'infanterie de la 4 <sup>o</sup> Brigade (C.C.I.4) depuis la Baisse du Camp d'Argent, permet à une compagnie du B.M. 21, renforcée d'une section d'assaut, d'enlever l'ouvrage bétonné du Col de RAUS.  Col de BROUIS - Le B.M. 4 est arrêté par un ouvrage fortifié qui commande le passage. 3 heures de combats infructueux et une contre-attaque dangereuse (de la cime du BOSC) ; le Cdt Buttin replie tout son bataillon sur sa base de départ. (20 tués ou disparus). A 19h une patrouille part chercher les blessés. L'ennemi tient solidement le col de Brouis.  VENTABREN - Le B.M. XI est arrêté par des résistances qui tiennent la pointe de Ventabren ; il occupe la Croix de la Parpella et le Baus d'Andos.  MANGIABO - Le 22 <sup>e</sup> B.M.N.A. (Cdt Bertrand) s'est emparé du Mangiabo
<b>Nuit du 10 au 11 Avril</b>	FORT DE RAUS– Une contre-attaque allemande est repoussée par le B.M. 21. L'ennemi se replie sur la Baisse de Saint Véran.

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion- Journée du 10 Avril 1945



Paul MORLON, 1<sup>er</sup> R.A.

« Le 21 mars, le groupe, en appui de petites unités de chasseurs alpins et de troupes de montagne, étale ses trois batteries dans le Nord du département. La 4<sup>ème</sup> est en position sur la place de SAINT-ETIENNE-DE-TINÉE. Les tubes peuvent tirer par-dessus les crêtes qui, à l'Est, culminent à 3.000 m, en territoire italien. Un Lieutenant d'artillerie alpine, qui a été affecté au groupe, vieil habitué du 75 mm de montagne, est étonné des possibilités du canon de campagne américain.



« B. 8 en position à Sospel » - Fonds François ENGELBACH

La 3<sup>ème</sup> batterie est installée sur les superstructures du Fort du RIMPLAS et la 5<sup>ème</sup> à ROQUEBILLIÈRE au Sud de SAINT-MARTIN-DE-VÉSUBIE. La B.E.M. (Batterie d'Etat-Major) et le P.C. du groupe sont à SAINT-MARTIN-DU-VAR. Je suis logé dans l'hôtel du pays. Le Lieutenant JOSEPH accompagne des unités alpines qui pilonnent dans les 3.000 m. Cela le change du CAMEROUN !

Mon rôle est purement administratif. Le P.C.T. est au repos. Il n'est pas question que les batteries fassent des tirs groupés. Il me faut une journée pour faire le tour des trois unités. Par ailleurs le P.C. de l'A.D. est au CAP D'AIL.

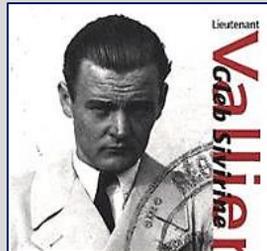
Début avril, j'apprends que le groupe se portera ultérieurement dans la vallée de la ROYA, en appui de la 2<sup>ème</sup> brigade (B.M.4, B.M.5, 22<sup>ème</sup> B.M.N.A.) lors de son attaque sur BRIGUE et TENDE.

Cependant la 3<sup>ème</sup> batterie, qui sera déplacée plus à l'Est, au pied de l'AUTHION, fera partie du groupement MARSAULT, supervisé par MAUBERT, comprenant le 3<sup>ème</sup> groupe et 2 batteries du groupe lourd chargé de l'appui de l'attaque principale de la division sur les Forts du Massif de l'AUTHION.

Cette attaque démarre le 10 avril à 9 heures ; le terrain est très mouvementé avec des dénivelées considérables. Malgré les prouesses du personnel détaché en liaison, les appuis d'artillerie sont difficiles et n'ont pas le même rendement qu'en plaine.

Pour la prise des ouvrages fortifiés, le commandement fait donner les blindés du 1<sup>er</sup> R.F.M., qui ont pas mal de casse, et deux sections de lance-flammes, constituées à cet effet, sous les ordres du Médecin-Colonel LICHTWITZ (qui, démobilisé, deviendra le médecin personnel de GAULLE) ».

GLEB SIVIRINE (dit VALLIER)



Dans ses derniers combats à l'Authion, Gleb Sivirine (1er R.A.) fut à la tête de la section S.O.M. (orientation et méthode) placée auprès du colonel BERT pour donner les directives de pointage à toutes les batteries. Gleb Sivirine était né d'une famille de marins en 1910 à

Odesa le grand port d'Ukraine sur la Mer Noire qu'il quitta avec ses parents, fuyant la guerre civile pour arriver en France, à Marseille, en 1920. Après une adolescence très dure, la mort de son père ayant laissé sa famille sans ressource, " Patou " - *tendre surnom dont le qualifient ses enfants* - sera successivement ingénieur, épris de littérature, puis professeur épanoui et "resté russe jusqu'au bout". Après avoir participé à la campagne des Alpes en 1940, il entre dans un réseau de Résistance de la France Combattante, puis prend la tête d'un maquis dans le Haut Var. Le 22 août 1944, les 38 membres du maquis « Vallier » sont à Hyères ou leur commandant reçoit l'ordre d'empêcher les Allemands de se retirer de la presqu'île de Giens. En chemin, ils arrêtent des Allemands déguisés en civils qui leur avouent la présence d'environ 150 Allemands au Fort de la Badine. Vallier fait transmettre un message au Commandant du Fort, sous la signature du « Colonel Vallier, commandant les troupes d'occupation de Hyères ». Le bluff réussit, les officiers allemands se rendent et 154 prisonniers sont escortés jusqu'à la caserne Vassoigne par le maquis Vallier qui venait, seul, de libérer la presqu'île de Giens..

Gleb Sivirine termine la guerre comme officier d'artillerie dans la 1ère Division Française libre, participant aux combats de la poche de Royan, d'Alsace et à la bataille de l'Authion au-dessus de Nice.

Le journal que Gleb Sivirine dit - Vallier dans la Résistance - a tenu pendant 185 jours, appelé " Le cahier rouge du maquis", a été publié en 2007. Son fils, Jean-Michel Sivirine, président de l'Association AMONT, participe à l'organisation des commémorations du 70<sup>e</sup> anniversaire de la Bataille de l'Authion dans les Alpes Maritimes et coordonne une publication à paraître en Avril 2015 : l'Authion pour Mémoire(s).

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion- Journée du 10 Avril 1945

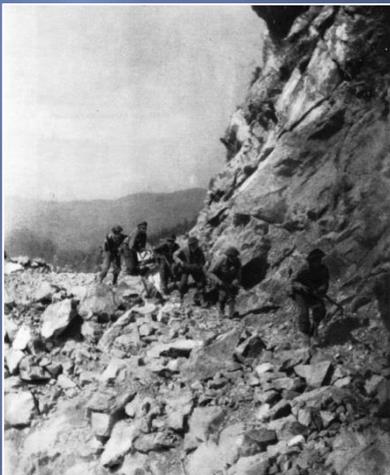


Louis LECLERC, GENIE



« 7 avril. - Nous partons pour PEIRA-CAVA. Nos sections font partie des sections d'assaut qui doivent s'emparer des forts de LA FORCA, MILLE FOURCHES, PLAN CAVAL et du col de RAUS, L'attaque a été préparée à l'aide des plans des différents forts se trouvant à la Chefferie du Génie de NICE.

Les assauts prévus, exception faite de la préparation d'artillerie et des grenades au phosphore à jeter dans les conduits d'aération, doivent être la répétition exacte des assauts du moyen âge, avec échelles et cordes. Tout cela pour quelques forts qui, à mon point de vue, ne paraissent pas tellement gênants et qui auraient bien fini par se rendre. (...)

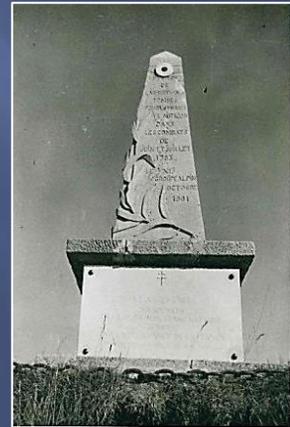


**10 avril.** Après le CAMP D'ARGENT, nous suivons la progression du barrage d'artillerie avec les Fusiliers Marins. L'ennemi paraît solidement installé, il y a des grosses pièces derrière le fort. Il nous aurait fallu des chasseurs-bombardiers pour appuyer notre artillerie impuissante pour toucher ces pièces, car les Allemands nous arrosent copieusement. Ce sont de gros obus, probablement du 105, et des quantités de roquettes.

Nous avançons péniblement. Je suis crevé, je me rends compte que je paie maintenant ces longues semaines de fatigue, cette fatigue que je traîne depuis l'Alsace sans vrai repos. Et cette progression à flanc de montagne est doublement pénible, mon genou est de plus en plus raide, ce n'est pas le moment de tirer la jambe lorsque l'on a des hommes à entraîner.

Nous avançons sur un terrain presque partout découvert, à chaque instant je vois des hommes tomber à droite et à gauche, 6 blessés coup sur coup dans ma section, plus MILLET tué net à côté de moi.

Nous atteignons le Monument, juste au pied de LA FORCA, à 23h.



Nous soufflons un peu, je compte 6 autres manquants. L'arrosage continue toujours aussi serré, c'est à croire qu'ils ont fait des réserves de munitions, je ne peux m'empêcher de penser une nouvelle fois à « La Dame Blanche » en regardant ces hommes n'ayant que leur poitrine à offrir à cette pluie d'engins de mort. Quelle dérision ! »

Louis LECLERC

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes Offensive sur l'Authion- Journée du 10 Avril 1945

## TEMOIGNAGES DU BATAILLON DE MARCHÉ n° 21 ET DU 3<sup>ème</sup> R.I.A. (éclaireurs-skieurs)



### MARS 1945 RECONNAISSANCE AU COL DE RAUS Raymond SAUTREAU, B.M. 21

*Le carnet de route du sous-Lieutenant Raymond SAUTREAU (B.M. 21) : témoignage recueilli par le Colonel Henri BERAUD et transcrit par Pascal DIANA.*

« Affecté à la 1<sup>ère</sup> D.F.L. en Italie, le 1<sup>er</sup> juillet 1944 avec les renforts, j'ai fait la campagne de France depuis le Débarquement jusqu'à l'arrivée en Alsace. Evacué sanitaire le 3 janvier 1945 d'Erstein, je rejoins mon bataillon, le B.M. 21 de la 4<sup>ème</sup> brigade, le 20 mars à Cannes.

Le 24 mars le curé de BELVEDERE me met en contact avec un sous-officier et quatre F.F.I. qui m'escorteront le plus près possible du col. Pour ne pas attirer l'attention je suis habillé en partisan : tête nue, foulard rouge. Nous partons de nuit, d'abord par une route empierrée puis par une bonne piste jusqu'à la croix de TREMEUIL, ensuite par un sentier à flanc de montagne des TERRES ROUGES. Quand le jour se lève, il nous faut descendre dans le vallon de GRAUS où nous devons progresser très prudemment. Nous atteignons les GRANGES DU COLONEL où de nombreuses mines ont été placées par les Allemands (*ce sont heureusement des mines en bois, peintes en blanc et la neige a fondu*) et où des emplacements de combat sont aménagés alentour.

Toutes les crêtes qui nous entourent sont ennemies et nous nous sentons bien vulnérables. Nous emprunterons alors un vallon très étroit, plein Nord, abrupt et enneigé où l'ascension est particulièrement difficile. Après deux heures d'efforts nous sommes sous le CAPELET Supérieur mais la pente est trop forte et la neige trop épaisse pour continuer.



Le Capelet supérieur  
[www.caminadadoumercantour.blogspot.fr](http://www.caminadadoumercantour.blogspot.fr)

En m'approchant à défilement, je domine le col de RAUS et découvre toute la ligne des sommets Sud : RAUS, TUOR, RUGGER et PELA.

La cime de RAUS, hélas, me dérobe l'Authion. Je prends conscience, du même coup, de la témérité de notre exploit : dominés de partout, englués sur notre pente, si loin des lignes amies, nous sommes à la merci d'une patrouille.

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes Offensive sur l'Authion- Journée du 10 Avril 1945



Vue générale, sur la partie droite de la carte, des sommets cités par R. Sautreau dans son témoignage  
Crédit photo : [www.recon.forumactif.us](http://www.recon.forumactif.us)



Le Col de Raus  
[www.caminadonadoudoumercantour.blogspot.fr](http://www.caminadonadoudoumercantour.blogspot.fr)

En revanche j'ai une vue formidable sur l'ouvrage du col de RAUS dont la petite garnison semble bien tranquille, travaux, sentinelles bavardant entre elles, un gradé observant à la jumelle... le versant italien du CAIROS.

En même temps la garnison s'agite, les mulets repartent et tout le personnel disparaît sous terre. L'alerte est donnée. Nous décrochons. La descente est difficile mais glissant, marchant, courant, nous sommes vite près des GRANGES DU COLONEL où la profondeur de la vallée nous paraît maintenant rassurante.



Vallon des Granges du Colonel  
[www.caminadonadoudoumercantour.blogspot.fr](http://www.caminadonadoudoumercantour.blogspot.fr)

Nous revenons rapidement vers BELVEDERE en longeant le ruisseau, soulagés de nous éloigner du cirque des CAPELETS, soudain devenu hostile. Pourtant le danger est plus loin.

Alors que la vallée se resserre en contournant un éperon abrupt et boisé, de longues rafales de M.G. nous dispersent et nous clouent au sol. Impossible de nous regrouper.

Nos quatre hommes ont pu bondir jusqu'à des baraques en ruines tandis que l'adjutant et moi avons plongé dans le cours du ruisseau, sous les broussailles où tout mouvement est salué de coups de feu bien ajustés. Le tir est fichant, presque vertical et fait un bruit du tonnerre dans la vallée.

Les minutes sont longues en attendant l'embuscade qui suivra et nos chances de résister nous paraissent bien minces. Consciencieusement j'avale par morceaux les pages remplies de notes de mon carnet. Le tir a cessé mais les Allemands nous arrosent de grenades qui heureusement éclatent trop haut.

Mon adjudant est blessé au pied. Puis le silence revient, inquiétant. Le jour baisse et nous commençons à attendre l'obscurité avec espoir. Mais des pas se font entendre, nombreux, bruyants, des voix aussi qui nous appellent... en Français. Un fort groupe de résistants est accouru au « canon » et a vu les Boches décrocher de 1556. Et le lendemain, je dus faire mon compte rendu de mémoire !

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion- Journée du 10 Avril 1945

**Du 5 au 8 avril** - Installation du B.M. 21 à LANTOSQUE ; entraînement à la montagne, tirs à toutes les armes, exercices de combat jour et nuit, nous cohabitons et sympathisons avec les Éclaireurs-Skieurs du 3<sup>ème</sup> R.I.A.

**6 avril** - Le 22<sup>ème</sup> B.M.N.A. relève les postes avancés tenus par les F.F.I.

**7 avril** - Installation de l'artillerie divisionnaire près de ROQUEBILLIERE.

**8 avril** - Briefing sur l'attaque de l'AUTHION : au centre, action frontale du B.I.M.P. sur La FORCA et MILLE FOURCHES avec le Génie d'assaut et les Fusiliers-Marins, au Nord débordement du B.M. 21 par la Baisse de SAINT-VERAN et le col de RAUS avec les Eclaireurs-Skieurs, au Sud, débordement du B.M. XI par CABANES-VIEILLES et GIAGIABELLA.

Départ des 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> compagnies du B.M. 21 pour la Pointe de RUGGER.

**9 avril** - Passage des chars légers du commandant BARBEROT. Départ des Eclaireurs-Skieurs pour les CAPELETS. La 1<sup>ère</sup> compagnie est transportée en camions jusqu'à la baisse de CAMP D'ARGENT (1.757m) ; bivouac. La compagnie PICARD du B.I.M.P. est devant nous sur la cime de TUEIS ».

**Raymond SAUTREAU**



Une section du B.M. 21 s'entraîne à la marche en montagne



Patrouille vers le col de Raus, juin 1940.

Source : Association AMONT



### LA PRISE DU COL DE RAUS

Par Yves GRAS, B.M. 21

**Le 5 avril 1945**, le Bataillon de Marche n°21 (Capitaine OURSEL) est mené à pied d'œuvre à LANTOSQUE dans la haute vallée de la VESUBIE pour participer à l'offensive de la 4<sup>ème</sup> Brigade dans le Massif de l'AUTHION.

**Le 7 avril**, le Capitaine OURSEL réunit tous les officiers à son P.C. pour leur expliquer l'opération dont notre présence à LANTOSQUE nous fait deviner l'imminence. La mission de bataillon, renforcé par la compagnie d'éclaireurs-skieurs du Lieutenant MONTEL est d'appuyer l'attaque directe sur les Forts de L'AUTHION en s'emparant des cimes situées au Nord de ce massif. Son objectif lointain est la cime de COSS.



Le Capitaine OURSEL  
Col. François Villanova

Cette opération reçoit en code le nom « *d'exercice canard* ».

En fait d'exercice, il s'agit pour la 3<sup>ème</sup> compagnie du Capitaine MULLER d'enlever le col de RAUS, position clé qui commande à la fois le vallon de RAUS et celui de CAIROS.

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion- Journée du 10 Avril 1945

Ce col est défendu par un ouvrage bétonné qui faisait partie autrefois de la ligne française fortifiée des Alpes et qui d'après les renseignements serait occupé par une quinzaine d'Allemands du 105<sup>ème</sup> régiment de la 34<sup>ème</sup> I.D.



*Ouvrage de Raus*

[www.caminadadoumercantour.blogspot.fr](http://www.caminadadoumercantour.blogspot.fr)

Cet ouvrage, nous l'avons observé au cours de notre reconnaissance à TREMENIL, sur les hauteurs des TERRES-ROUGES. Il apparaît de loin, l'œil nu, comme une plateforme qui se dresse au-dessus du col et interrompt la continuité de la ligne de crête qui descend à 45° vers le fond du col. On distingue très bien à la jumelle ses blockhaus accrochés à mi pente au flanc Nord de la cime de TUOR et dont les embrasures regardent menaçantes vers la vallée de la VESUBIE.



*Vue sur la vallée de la Vésubie - Fonds François Engelbach*

La faiblesse de la garnison du Fort nous surprend, mais quinze hommes installés fortement en position dominante suffisent à interdire l'accès du col de RAUS à cause de la raideur étonnante des pentes qui y donnent accès et de son éloignement de toute voie de communication.

Aussi l'opération ne s'annonce-t-elle pas des plus aisées. Plus de sept kilomètres à vol d'oiseau nous séparent de l'objectif en montagne, cela prend une signification particulière. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le terrain pour nous rendre compte des épreuves et des fatigues qui nous attendent.

Cette région des Alpes est particulièrement difficile. Du Nord au Sud se succèdent trois chaînes de montagnes parallèles, longues de plusieurs kilomètres et ne dépassant pas 2.000 mètres d'altitude.

Elles sont séparées par de profondes coupures, le vallon des GRAUS et celui de PRAS, et ne sont reliées entre elles que par le col de RAUS et la Baisse de SAINT VERAN tenus par l'ennemi. Ces montagnes ont une crête très aigue, des flancs abrupts quelques fois boisés, le plus souvent ingrats, secs, caillouteux et arides. L'importance de la pente et du dénivelé, l'absence totale de piste transversale interdisent les mouvements de rocade et le passage d'une crête à l'autre.



Enfin courant le long de ces montagnes et dans le fond des vallées quelques pistes caillouteuses, praticables aux mulets sont les seules voies de communication de cette région déshéritée.

La seule façon pour la 3<sup>ème</sup> Compagnie de prendre le col de RAUS sera, en manœuvrant par les hauts, de se porter, par la crête du mont PELA et le la pointe de RUGGER, sur la cime du TUOR qui domine le col et contre laquelle le fort est adossé ; et de là descendre sur l'ouvrage ainsi pris à revers. La condition essentielle du succès sera donc d'arriver à proximité de l'objectif sans que l'ennemi s'en aperçoive.

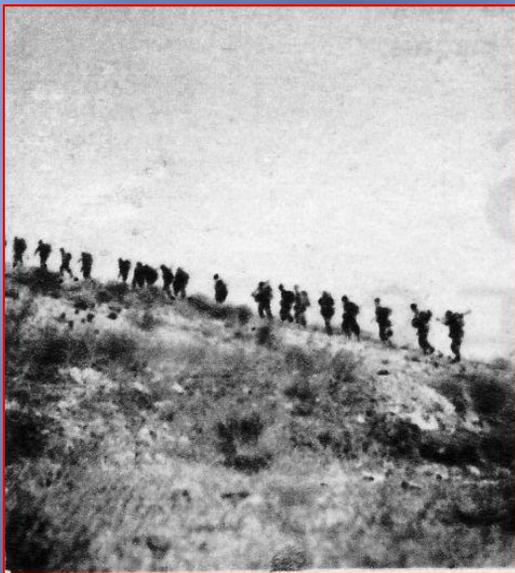
# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion- Journée du 10 Avril 1945

Sur notre gauche les chasseurs du Lieutenant MONTEL iront occuper la cime du RAUS en suivant la crête des TERRES-ROUGES et des CAPELETS.

Le jour J est fixé au 10 avril et la 3<sup>ème</sup> compagnie reçoit l'ordre d'être en place sur la pointe de RUGGER le 9 à minuit pour attaquer la cime de TUOR et le col de RAUS le lendemain matin.

Le 9 avril, la compagnie, renforcée de 2 mitrailleuses lourdes de 12,7 et d'une section de lance-flammes, est enlevée par des camions du Train et débarquée sur la route au Sud de BELVEDERE. De là, elle monte à pied au Fort de FLAUT où le matériel transporté à dos de mulets rejoint le personnel.



*Montée des troupes françaises vers l'Authion par une crête depuis le Fort de Flaut*  
Source : [www.alpes39-45.forumactif.com](http://www.alpes39-45.forumactif.com)

Les hommes sont allégés au maximum sans capote, une simple musette en bandoulière avec un chandail et les munitions, trois boîtes de rations K et une tablette de chocolat dans les poches ; les couvertures roulées en ballots sont portées par les mulets.



**Prise de la casemate du col de RAUS par le 2<sup>ème</sup> bataillon du 3<sup>ème</sup> R.I.A. et le B.M. 21 le 10 avril 1945**

*Transcription de messages radio dont certaines parties étaient presque illisibles*

**10 avril 18h30**

« Artillerie amie continue à tirer sur 2 objectifs connus. Accrochages avec armes automatiques (...) Deux coups au but sur casemates et points connus (...) éléments de droite progressent vivement sur blockhaus toujours sous le feu des armes automatiques. Ils sont à 200 m du fort approximativement. Les éléments de tête arrivent à la tranchée du fort. Progression arrêtée par nos tirs d'artillerie (...) Deux coups au but (...) Armes allemandes tirent toujours. La compagnie rassemblée colonne par un attend que le tir d'artillerie cesse 7 à 8 coups au but. Bruits d'armes automatiques un avion tourne autour de l'objectif, les hommes de la compagnie sont arrivés à l'arrière de la tranchée protégeant le blockhaus. Quelques arrivées de mortiers allemands dans le vallon. Des éléments avancés ont mis leurs armes automatiques en batterie. Une fumée blanche sort par les créneaux du fort. Nos éléments sont accrochés, ils descendent une demi-section le long du fort. Trois hommes ont sauté dans les tranchées, ont enjambé la tranchée et courent vers le fort. Ils essuient le feu des armes allemandes. 12 à 15 hommes sont à présent dans les tranchées. Le gros de la compagnie atteint les tranchées. Un homme sur la casemate cherche l'entrée (...) 15 hommes arrivent au troisième fortin. Le feu des armes automatiques a cessé. Les hommes sautent dans la première casemate. La compagnie arrive, les prisonniers sortent les mains en l'air. Le fort est pris. Il est exactement 18h35. La compagnie descend la colline en reconnaissance. Deux arrivées de mortiers sur le fort. On compte une quinzaine de prisonniers. Les hommes de la compagnie repartent on entend toujours les armes automatiques. La compagnie est très près du fortin. Nous comptons 20 hommes environ (...) A 19h15 exactement la casemate est prise. La progression de la compagnie continue vers les éléments de gauche ».

**Source : Le front oublié des Alpes-Maritimes, Henri Klingbeil.**

## LE COL DE RAUS



« En route vers le col de RAUS. Sur notre gauche, le flanc Est de la cime de TUOR » Source : Randocanalblog

A 15 heures la compagnie suivie d'une longue colonne de mulets commence l'ascension du Mont PELA pour aller se mettre en place.

La 1<sup>ère</sup> section (Sous-Lieutenant TOMASI) part en tête pour éclairer la marche et aller occuper, avant la compagnie, la pointe de RUGGER notre base départ pour demain matin. Au bout d'une heure nous sommes obligés de quitter la piste qui tout à coup suit la ligne de crête et passe en pleine vue des observatoires allemands de l'AUTHION, et de progresser parmi les rochers et les éboulis sur le flanc Nord du Mont PELA.

Les mulets sont obligés de s'arrêter et d'attendre, sous la protection de la 2<sup>ème</sup> section (Sous-Lieutenant ALBOSPEYRE) que la nuit leur permette d'utiliser la piste, car seuls les hommes peuvent marcher le long de cette pente abrupte, avec le vide au-dessous d'eux.

Nous abordons bientôt la pointe de RUGGER, là le flanc Nord de la montagne est couvert de plaques de neige durcie et la marche devient une véritable acrobatie. A chaque pas nos semelles de caoutchouc dérapent et il faut se raccrocher aux buissons ou s'agripper à la neige pour ne pas rouler jusqu'au fond du ravin à quelques 900 à 1.000 mètres plus bas.

A 10 heures du soir après sept heures d'une marche harassante et de prodiges d'équilibre, nous atteignons la pointe de RUGGER, et nous nous installons aussitôt sur cette crête si aigüe et si étroite que l'on peut dire que de chaque côté nous avons le vide au-dessous de nous.

Comme les couvertures sont restées sur les « brêles », chacun cherche dans une anfractuosité du rocher un coin à l'abri du vent glacial qui souffle à ces quelques 2.000 mètres d'altitude. Par petits groupes, nous nous serrons les uns contre les autres pour nous communiquer un peu de chaleur. C'est ainsi, à grelotter et à claquer des dents, que se passe toute la nuit, cette nuit ne finit pas, une nuit glaciale et sans sommeil comme ces nuits d'hiver dans la neige en Alsace.

Au lever du jour, le sous-Lieutenant ALBOSPEYRE arrive à la pointe de RUGGER avec un groupe de sa section pour indiquer que les mulets sont loin derrière nous. Malgré cela le Capitaine MULLER pousse la 2<sup>ème</sup> section (Sous-Lieutenant CAILLIAU) en direction de la cime de TUOR.

Vers la fin de l'après-midi les mulets arrivent enfin et toute la compagnie, matériel porté à dos s'achemine lentement le long des pentes neigeuses. Et pendant plusieurs heures c'est la même marche pénible et lente, une marche coupée de chutes et de glissades, une marche où l'on est obligé de se frayer à coups de pioches un chemin dans la neige durcie. Pendant notre progression nous voyons les chasseurs alpins se profiler sur la cime de RAUS et essayer de descendre vers le col.

Il s'ensuit un accrochage assez sérieux avec les casemates du fort, et les chasseurs, pris à partie par les mortiers de la Baisse de SAINT VERAN, sont obligés de se replier derrière la cime de RAUS.



Col de RAUS et Cime de RAUS.

Fonds François Engelbach

A 16 heures la 1<sup>ère</sup> section, qui a dépassé la 2<sup>ème</sup> occupe la cime de TUOR après une véritable escalade. L'ennemi a négligé de l'occuper, la jugeant probablement inaccessible. Il ne se doute certainement pas de la menace qui s'élève derrière lui.

## 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes Offensive sur l'Authion- Journée du 10 Avril 1945

De l'observatoire de la Compagnie on aperçoit les blockhaus accrochés au flanc de la montagne face à la cime de RAUS. Tout est immobile et silencieux et, s'il n'y avait eu tout à l'heure cet accrochage avec les chasseurs on pourrait vraiment se demander si l'ouvrage est occupé.

Le Capitaine MULLER installe une puissante base de feu sur la cime de TUOR où se règle avec minutie les détails de l'attaque ; à 18h, 30 mitrailleuses lourdes de 12,7 et mitrailleuses légères sont en place et la 2<sup>ème</sup> section (Sous-Lieutenant CAILLIAU) est prête à donner l'assaut.

A l'heure fixée, la préparation d'artillerie se déclenche. Pendant une demi-heure le tir de la C.C.I. de la 4<sup>ème</sup> brigade, réglé au cours de la journée s'abat soudain sur le fort avec violence et précision. En même temps les mitrailleuses neutralisent les embrasures où l'on voit rentrer les balles traceuses. Au dernier moment deux lance-flammes de la section d'assaut de la Légion qui ont pu arriver à ces altitudes - *les autres ont roulé dans les ravins ou sont en panne* - prennent place dans le dispositif de la 2<sup>ème</sup> section. Le Sous-Lieutenant CAILLIAU profite du tir d'artillerie pour pousser sa section immédiatement au-dessus du fort, ce qui lui est facilité par le fait que la C.C.I. tire perpendiculairement à la direction d'attaque.

Les hommes arrivent ainsi en rampant à s'approcher à moins de 100 mètres du fort.

A 19 heures le tir se lève brusquement et aussitôt les hommes de la 2<sup>ème</sup> section descendent en hurlant vers le fort. Ils occupent rapidement les tranchées qui entourent les blockhaus et cernent le bloc bétonné sans que celui-ci ait pu réagir.

Quelques coups de rockets, quelques grenades fumigènes et les Allemands n'ont plus qu'à sortir les bras en l'air de ce repaire d'où ils nous avaient si longtemps défiés.



Prise du Fort de Raus par le B.M. 21



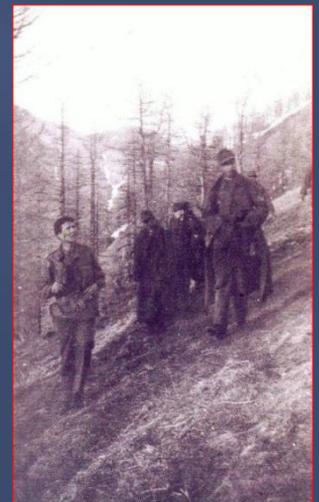
L'opération n'a pas duré un quart d'heure. La surprise a été si complète que les Allemands croyaient avoir été attaqués par les chasseurs qu'ils avaient vu le matin devant eux.

Commettant la même erreur, les Allemands de la Baisse de SAINT VERAN avaient déclenché vers 18h45 un tir d'arrêt sur le col de RAUS pour stopper l'attaque, qu'ils croyaient imminente, des chasseurs. Ils reviennent d'ailleurs très vite de leur erreur et jusqu'à la tombée de la nuit, c'est le fort lui-même qu'ils prennent à partie avec leurs mortiers.

A la nuit, la compagnie est en position défensive, la 1<sup>ère</sup> section sur la cime de TUOR, la 2<sup>ème</sup> dans les tranchées autour du fort pour assurer la défense, la 3<sup>ème</sup> en réserve dans le bloc bétonné.

Nous n'occupons pas les blockhaus, nous venons de voir quelle souricière pouvait être une casemate de béton ». (...)

**Yves GRAS**



Prisonniers Allemands  
faits par le B.M. 21  
Source : [www.alpes39-45.forumactif.com](http://www.alpes39-45.forumactif.com)

TEMOIGNAGES DU BATAILLON D'INFANTRIE DE MARINE ET DU PACIFIQUE - B.I.M.P.  
TETE DE VAIERCAOUT ET MASSIF DE LA FORCA



RECONNAISSANCE  
DE LA TETE DE VAIERCAOUT  
QUELQUES JOURS AVANT L'ATTAQUE  
Par Roger MARTY, B.I.M.P.

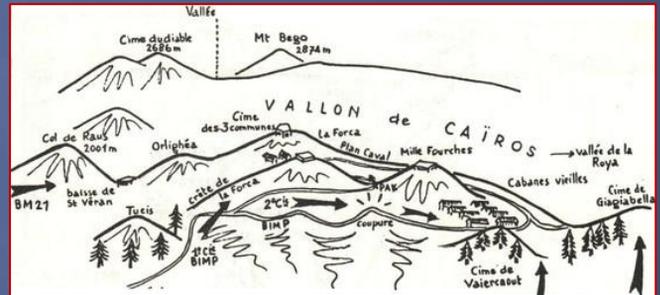
« Le Fort de MILLE FOURCHES, cubique, impressionnant par sa masse était entouré d'un vaste glacis d'herbe rase parsemé de plaques de neige ; une route légèrement en deçà de la ligne de crêtes aboutissait à un col bien contrôlé par le fort où devaient se trouver casernements et défenses diverses. Pour nous à la droite du col, un éperon boisé dominait un profond ravin : on pouvait deviner les installations d'un ancien câble utilisé par les forestiers pour descendre les grumes dans la vallée, l'ensemble constitue la « tête de VAIERCAOUT ».

Sur notre gauche, la ligne de crête aboutissait vite à la « cime de TUEIS », point stratégique s'il en fut : elle marqua la limite extrême de l'avance des « soldats de la révolution » en 1793 comme en témoigne encore une stèle : c'est aujourd'hui le premier objectif à occuper !



Cime de Tueis et Monument de 1793 - Source : H. Klingbeil

La reconnaissance vers la cime de TUEIS était, à l'évidence, inutile : il suffisait de se montrer pour être aussitôt accueilli par des rafales d'armes automatiques : par contre il convenait d'essayer de trouver un accès vers la tête de VAIERCAOUT et, au-delà vers le col et les « CABANES-VIEILLES », de tâter les défenses de cet ensemble fait de rochers et de bois qui cachaient le tout à nos vues.



Les explications étaient superflues : départ prévu vers une heure du matin, retour au petit jour. Nos camarades 22<sup>ème</sup> B.M.N.A. (Bataillon de Marche Nord-Africain, l'une des premières unités de la France Libre qui regroupait les éléments Algériens, Marocains et Tunisiens de la division), installés là depuis quelques jours déjà, nous montrent le terrain : ils avaient pris les habitudes classiques de toute unité « en surveillance », notaient les activités de l'ennemi, luttèrent la nuit contre le froid et le vent : les soirées comme toujours en montagne quand il fait beau et le ciel est donc dégagé étaient féériques, nous disaient-ils pas assez toutefois pour que nous puissions suggérer avec quelque chance de réussite à ceux que nous allions remplacer de prolonger leur séjour !

### Nouveau briefing

Dans le but de forcer le passage vers la vallée de la ROYA, d'occuper BREIL, FONTAN et SAORGE, le B.I.M.P. devait attaquer et prendre d'assaut les forts, occuper le col et ses installations militaires ; élémentaire pour tout stratège confortablement installé dans son P.C. de grande unité, au loin ! L'artillerie, posée dans la vallée, bombardera (son chef avait dit qu'il espérait, en envoyant mille obus sur le Fort en mettre trois ou quatre sur l'objectif sans toutefois lui causer le moindre mal !). Les avions, moyennant de multiples acrobaties et si le temps le permettait arriveraient bien à s'approcher du but et, en lâchant de petites bombes à lui causer quelques égratignures : mais chacun sait que l'impact moral est déterminant et ses effets bien supérieurs à celui des meilleurs explosifs !

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion- Journée du 10 Avril 1945

Par la route, accompagnés de l'infanterie, des blindés légers de nos Fusiliers-Marins – *s'ils arrivaient déjà à gagner leur base de départ* – progresseraient et bouteraient les Allemands jusque dans leur « vallée ».



Vue de la Cime de Tueis depuis les crêtes de l'Authion  
Source : [www.avalanche06.fr](http://www.avalanche06.fr)

Au B.I.M.P. – 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> compagnies, dans ce schéma général, l'honneur d'attaquer la cime de TUEIS, à découvert et de s'y maintenir sous le feu adverse le plus longtemps possible.

Au B.I.M.P. – 3<sup>ème</sup> compagnie, devant le peu de chances de succès de l'opération précédente, de descendre au fond du ravin – de 1.800 à 1.000 mètres – pour remonter, en face, à travers bois et rochers, afin d'attaquer par surprise la « maison du câble », occuper la « tête de VAIERCAOUT » et prendre à revers le camp de « CABANES-VIEILLES ». Ces opérations menées à bien, l'assaut des forts ne serait plus qu'une formalité : comme chacun le sait, il suffit pour cela de s'approcher suffisamment des meurtrières et d'utiliser, comme à l'exercice, lance-flammes, grenades et autres ingrédients peu prisés des défenseurs !

Nos chefs directs, rôdés par nombre d'expériences antérieures étaient parfaitement lucides et catastrophés ; ils n'avaient pas même réussi à nous faire distribuer de vraies chaussures de montagne en lieu et place des bottines américaines à semelle de caoutchouc que nous avions trainées tout l'hiver !

Certain que l'attaque directe (cime de TUEIS) serait vite bloquée, notre commandant mettait ses espoirs dans l'assaut de VAIERCAOUT – en sorte de débordement – bien que cette manœuvre souffrit d'un défaut rédhibitoire : la position était pratiquement inaccessible !

Mais les Allemands, en 1940 avaient bien franchi les Ardennes, impénétrables d'après les concepteurs de la « ligne Maginot » et les plans de notre grand Etat-Major ; comme eux donc, nous passerions, comme eux nous saurions bénéficier de « l'effet de surprise » !

Cette opération sur VAIERCAOUT devait être bien préparée d'où la nécessité de cette reconnaissance que nous allions effectuer : trouver un passage, tâter les défenses, procéder à une évaluation des effectifs ennemis pour nous permettre de nous organiser, de mettre en place les supports indispensables : telle était notre mission.

Par petits groupes, grelottants mais bien armés, graves et silencieux, économisant déjà les forces dont nous allions avoir besoin, nous nous engageâmes dans cette escalade : descendre d'abord, dans la nuit, butant à chaque pas jusqu'au fond du ravin, remonter ensuite en faisant le moins de bruit possible...

Avant l'aube, fourbus, nous étions à pied d'œuvre, à près de 2.000 mètres d'altitude, devant cette fameuse « MAISON DU CABLE » qui n'était d'ailleurs plus une maison mais un simple abri pour la poulie de tête. Obsédante elle nous attendait, marquant le début de la zone dangereuse où se concentraient les défenses ennemies.

Regroupement en silence ; consignes rappelant tout ce qui nous attendait : barbelés, mines, grenades, pièges, guetteurs et armes diverses camouflées ; chaque tas de feuilles, chaque motte de terre, chaque buisson doit être soigneusement observé avant tout mouvement, tout pas en avant. Eparpillement des hommes : une mine qui saute, une grenade qui explose ne doit faire, au maximum qu'une seule victime ! Chacun pour soi ; on communique par gestes c'est la chasse... avec un réel danger de tous les instants.

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion- Journée du 10 Avril 1945

Tout se passa bien jusqu'au moment où, après une ou deux heures de tension extrême l'inévitable se produisit : une explosion, l'alerte, les rafales tirées le plus souvent au hasard par les sentinelles nerveuses qui se dévoilent ainsi. Tous s'immobilisent, se couchent, observent. Ceux qui, sur les côtés se trouvent un peu éloignés de l'incident essayent de profiter de l'agitation pour avancer et mieux voir ; chez nous personne ne tire, il ne faut pas se faire repérer ; on écoute ; que s'est-il passé et où ? Y-a-t-il un tué ou un blessé -qui ? Notre but n'est pas d'attaquer mais de voir et de noter : les mines, les sentinelles, les emplacements des armes automatiques...

Il faut aussi organiser le « ramassage » du ou des tués, du ou des blessés, assurer leur transport, leur protection. Lorsque l'on estime que la mission est remplie, ou bien qu'il n'est pas possible d'aller plus loin, le retour est décidé ; nous n'avons eu, ce jour-là, par chance qu'un seul blessé, pas trop sérieux.

Nous avons dû marcher encore plus de quatre heures pour regagner notre base de départ ; nous avons en effet profité du retour pour explorer un autre itinéraire, plus long mais qui aurait, le jour de l'attaque aussi l'avantage de nous mettre en grande partie à l'abri d'éventuels tirs de mortiers (*que nous redoutions fortement*).

Compte rendu à l'arrivée, conclusions : le jour de l'attaque il faudra compter, avec les jeunes peu entraînés et les munitions à porter sur une marche de six à sept heures avant de lancer l'assaut. Mais en arrivant, nous aurons le privilège de savoir comment est, en gros, organisée la défense de la position ; nous devons attaquer de flanc, sans soutien d'artillerie.

Nous avons pu aussi voir, au cours de cette reconnaissance ce que représentait l'évacuation d'un blessé : notre commandant prévoira, le jour de l'attaque environ 150 brancardiers pour une centaine de combattants ! Le second itinéraire jalonné au cours de notre retour sera celui des évacuations : on pourra y envoyer des renforts pour assister les porteurs !



coll. Roger Michelot

Antibes- Printemps 45 - Infirmiers et brancardiers  
Col. Roger Michelot (B.M. 4) - Source : A.D.F.L.

Retour à TURINI pour déjeuner, à LEVENS dans l'après-midi : nous avons eu du mal à expliquer à nos camarades ce qui les attendait !

Les quelques journées qui suivirent furent sans doute utilisées en haut lieu pour peaufiner la préparation de l'offensive ; pour nous, il s'agissait d'intensifier l'entraînement, de constituer par les voies les plus diverses et plus ou moins régulières auxquelles nous étions heureusement habitués, l'armement le plus adéquat, l'équipement le plus léger. Notre souci de préparation alla même jusqu'à demander à notre médecin de bataillon de nous réserver, nous les cinq officiers de la compagnie, cinq lits voisins à l'hôpital de VILLEFRANCHE : nous étions assez optimistes pour ne pas prévoir de tués parmi nous, ou, plutôt, nous ne voulions pas faire de pari sur la mort ! En fait, quelques jours plus tard, quatre des cinq lits étaient occupés !

Les événements se précipitèrent ; ils arrivèrent à leur heure et l'opération fut lancée selon le programme prévu. Je n'ai pas à raconter comment elle se déroula dans son ensemble, mais seulement comment, dans notre tout petit secteur, sur l'itinéraire reconnu, nous vécûmes ces deux journées ».



Soldats du B.I.M.P. à la veille de leur départ pour l'Authion  
Col. Robert Polvet

**Roger MARTY**

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion- Journée du 10 Avril 1945



### A L'ATTAQUE DE LA MAISON DU CABLE

Par Roger MARTY, B.I.M.P.

Le 9 avril, chacun sait en partant que, à moins que – *ce qui est fort peu probable* – les Allemands n'aient décroché, ce sera dur, très dur !

Les mouvements préparatoires et la mise en place s'effectuent dans le plus grand ordre, la nuit ; nous faisons halte un peu après TURINI ; beaucoup se préparent à recevoir le baptême du feu et dorment mal.



Le Camp de toile de Turini  
Source : Journal Roya Bevera 2005

A 4h du matin nous nous mettons en marche ce n'est plus la section légère partant en reconnaissance mais toute une compagnie, lourdement chargée de munitions, ayant abandonné sacs et manteaux, qui s'étire vite tout au long de cette descente d'abord, puis de la montée, dans le noir ; à l'aube, les premiers atteignent la limite de la zone dangereuse, la ligne de départ de l'assaut ; la plupart sont encore à plus d'une heure de marche !

Tant pis : il faut attaquer avant d'être repérés ; à notre gauche, sur la route, un premier char des Fusiliers-Marins saute sur une mine ; le suivant le pousse dans le ravin, fait quelques mètres et saute à son tour. Derrière eux, sur la crête nous « *sentons* » l'avance bloquée. Notre artillerie tire sur les forts et leurs alentours ; des avions passent de temps à autre et semblent chercher leur cible. Très vite, au milieu des tirs des armes automatiques, des éclatements de grenades, des

explosions de mines, des appels des blessés, nous pûmes mesurer la qualité de la réception qui nous avait été réservée.

Les pertes, dès le début furent lourdes : le Lieutenant MORAND saute sur une mine, le Lieutenant ROULEAU a un bras arraché, il est gravement atteint ; plusieurs jeunes sont tués : GENET, EVEN, POULIQUEN, CHENEAUX...

J'essaye de déborder par la gauche mais, au moment même où R. DE BLAY allait avec son fusil mitrailleur neutraliser une mitrailleuse qui nous barrait le passage, c'est lui qui saute sur une mine !

Passé, à quelques centimètres de mon visage l'un de ses pieds, arraché ; le second ne valait guère mieux et pendait lamentablement.

Pendant plus d'une heure, nous le portons, couché sur mon dos, moi à quatre pattes, quatre camarades soutenant ses jambes meurtries et ses épaules, avant de pouvoir le confier enfin à des brancardiers qui mettront plusieurs heures encore pour l'évacuer.

La compagnie se replie à environ deux cents mètres ; notre Capitaine fait appel à l'artillerie mais que peut-elle en réalité ? Les sections se reconstituent tant bien que mal, on vérifie les munitions, on place les hommes : cette fois nous avons parfaitement – *mais à quel prix !* – repéré le système de défense ennemi (*mais lui aussi nous a bien repérés !*).

12h30 - Nouvel assaut ; les mitrailleuses non atteintes par nos tirs crachent la mort de plus belle, les barbelés, les pièges de toutes sortes, tandis que les mines sautent, les grenades à manche volent, brisent notre élan... et les pertes augmentent...

15h - Je pars avec quelques hommes de ma section reconnaître la position qui, en arrière de la Maison du câble et de ses ouvrages la protège de ses feux : c'est la « Tête de VAIERCAOUT ». Approche délicate, mais beaucoup, parmi les mines posées ont déjà explosé ; accrochage ; PAMELARD et MOUTON s'en sortent de justesse. GUILLOT a un pied cassé par un éclat.

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion- Journée du 10 Avril 1945

HOSCHTETTER, l'Allemand, ex-Légionnaire de chez nous, debout derrière un arbre, à son habitude, invective les Allemands abrités dans leur trou : il traite Hitler et sa clique des pires noms, lâche une courte rafale de son pistolet mitrailleur qui déclenche aussitôt la riposte : une balle lui traverse le cou ; il est évacué, sera hospitalisé à CANNES mais furieux de ce qu'il considérait comme un internement arbitraire s'évada vite emportant draps et couvertures qu'il rapporta à ses camarades, triomphant, quelques jours plus tard !

Nous nous sommes frayés un chemin, nous connaissons bien le terrain et nous pourrions, le lendemain attaquer de nouveau pourvu que, du côté de la cime de TUEIS et de la route les choses s'arrangent ou que, du moins, un écran de fumée nous abrite des tirs venant de ce secteur.

La nuit tombe vite, partout le calme revient et, tandis que les derniers blessés sont évacués chacun s'arrange pour prendre un peu de repos. Epuisés, nous le sommes tous ; une satisfaction : le moral des jeunes a bien tenu. Il fait soif, il fait faim, il fait froid (*nous n'avons sur nous que nos treillis de combat*).

Mais il faut refaire une compagnie avec les survivants et se préparer à une nouvelle journée qui sera dure ; l'armement et les munitions abandonnées par les morts et les blessés suffiront et quelques infatigables qui marchent depuis quatre ans - *emmenés par HEITZMANN qui, une fois encore a, toute la journée été en tête et s'en est tiré sans une égratignure* - et vont faire plus de six heures de marche dans la nuit pour ramener couvertures et ravitaillement ! ».



Pierre HEITZMANN  
Col. Pierre Heitzmann

Roger MARTY

### Jacques ROULEAU (1922-1988)



Fils d'industriel, Jacques Rouleau est né le 18 juin 1922 à Périgueux en Dordogne.

Le 18 juin 1940, jour de ses 18 ans, il quitte Périgueux avec l'accord de ses parents pour tenter de rejoindre l'Angleterre. Le 21 juin, avec son frère Jean-Claude, il embarque à Saint-Jean-de-Luz sur le Batory, évacuant des troupes polonaises.

A Londres, il s'engage le 1er juillet 1940 dans les Forces Françaises Libres.

Affecté à la 13<sup>ème</sup> Demi-brigade de Légion étrangère (13e DBLE), il prend part à l'expédition de Dakar fin septembre 1940 avant de débarquer au Cameroun. Il suit les cours d'élève officier au camp Colonna d'Ornano de Brazzaville (Congo) et, promu aspirant, est affecté au Bataillon de marche n°6 (BM6) à Mindouli au Congo. En 1942, il part pour le Liban avec son unité qui y stationnera jusqu'à la fin de la Guerre. Resté malgré lui loin des combats, Jacques Rouleau fait 10 demandes répétées d'affectation dans une unité engagée dans les combats.

En octobre 1944, il obtient enfin sa mutation en France à la 1<sup>ère</sup> Division française libre qu'il rejoint en décembre 1944, via l'Afrique du Nord, sur le front de l'Alsace. Le lieutenant Rouleau est affecté au Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique (BIMP) comme chef de section à la 3<sup>ème</sup> Compagnie. Il montre en toutes circonstances sa volonté de se battre.

En avril 1945, il combat dans le Massif de l'Authion dans les Alpes. Au cours de la reconnaissance de la Maison du Câble, il se porte en tête de ses hommes aux abords immédiats des défenses allemandes et en rapporte des renseignements précieux. Trois jours plus tard, le 10 avril 1945, il mène la première attaque contre la position. Parvenu avec quelques-uns de ses hommes aux barbelés, il se prépare à donner l'assaut quand il est très grièvement blessé par balle et éclat d'obus au bras et à la jambe et doit être amputé de l'avant-bras gauche.

Après la guerre, Jacques Rouleau reprend ses études à l'école de la France d'Outremer dont il devient administrateur en poste au Moyen-Congo puis à Nouméa en Nouvelle-Calédonie où il retourne à titre privé en 1967 comme chef d'entreprise.

Jacques Rouleau est décédé le 12 mai 2008 à Marseille

- Commandeur de la Légion d'Honneur
  - Compagnon de la Libération - décret du 27 décembre 1945
- Source et crédit photo : Ordre de la Libération

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes Offensive sur l'Authion- Journée du 10 Avril 1945



## PREMIERE ATTAQUE MEURTRIERE AU PITON DE LA FORCA Par MICHEL HENRY, B.I.M.P.



« Nous quittons nos cantonnements de LEVENS le 9 avril dans la matinée. La veille, nous avons touché trois jours de rations K, soit neuf boîtes, que nous enveloppons dans nos couvertures et toile de tente, le tout serré dans le sac à dos U.S. qui, finalement, s'est révélé à l'usage plus pratique que nous le pensions.

Nous sommes les premiers à partir afin d'assurer la mise en place et les réglages de tirs de mortiers de 81 mm et des mitrailleuses lourdes de 12,7 mm. Après deux heures de marche, alternée de fréquents arrêts, nous arrivons à PEIRA-CAVA où se trouvent déployés les canons de 105 mm de notre 1<sup>er</sup> R.A. Nous repartons et, après une petite demi-heure de route, nous arrivons à TURINI.



Pièce de la 6e batterie en action à Peira Cava

L'ordre nous est donné de mettre à terre matériel et munitions. Il doit être 10 heures du matin, le temps est superbe, l'air transparent et piquant nous stimule pour entreprendre notre marche, chacun portant un des éléments de la pièce, plaque de base, bipieds, tube et obus glissés dans les étuis du gilet brassière. Le reste des munitions sera acheminé en fin d'après-midi par des mulets.

Nous suivons un chemin caillouteux tracé au flanc d'un versant dénudé et pentu. Son exposition a fait disparaître la neige dont il ne subsiste que quelques plaques à l'ombre des sapins.

Après une bonne demi-heure de marche, nous arrivons au bas d'un éperon qui semblerait être l'endroit où nous allons installer nos mortiers. A une trentaine de mètres en amont, une demi-douzaine de soldats U.S. discutent entre eux ; un Capitaine se détache du groupe et se dirige vers notre Lieutenant, lequel comme dans toutes les armées du monde, s'arrête à six pas et salue. L'Américain rend le salut et les deux officiers se serrent la main chaleureusement.

Le Lieutenant se retourne vers JOUANNY qui fait signe à Gilbert WILKES - notre franco-américain - de le rejoindre pour éviter toute erreur d'interprétation. Il va assister le lieutenant dans la transmission du passage des consignes.

Après quelques minutes, JOUANNY redescend vers nous et nous confirme ce que nous pensions : d'avoir à installer nos pièces dans les quatre circulaires utilisées par les Américains. Elles sont bien faites, il est vrai qu'ils ont eu le temps depuis le mois de septembre 1944 qu'ils sont sur cette position ! Elles font environ trois mètres de diamètre, un peu moins d'un mètre de profondeur, sur le demi-cercle, des sacs de sable servent de bouclier protecteur.

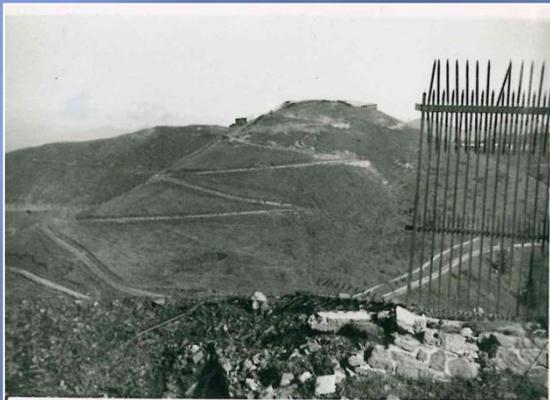
La marque des plaques de base des mortiers de nos prédécesseurs est incrustée dans le sol et, après s'être concertés avec JOUANNY, le Lieutenant nous dit que les objectifs étant les mêmes, l'orientation des pièces sera identique et qu'il n'est donc pas nécessaire de jalonner.

Nous nous débarrassons de nos sacs et de nos manteaux et nous mettons au travail. Toujours obligeants, les G.I. nous ont laissé la ligne téléphonique qui relie l'emplacement de batterie à l'observatoire.

## 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes Offensive sur l'Authion- Journée du 10 Avril 1945

Afin de procéder aux essais de ligne, j'accompagne le Lieutenant et JOUANNY jusqu'à l'observatoire. Nous grimpons une pente abrupte qui conduit au sommet de l'éperon rocheux. Après un quart d'heure d'ascension, nous arrivons, légèrement essoufflés (*nous sommes à presque 2.000 mètres d'altitude*) et nous glissons dans une excavation que les Américains ont aménagée pour observer vers le Massif de l'AUTHION. Le panorama cahoteux, aride, qui s'étend sous nos yeux nous atterre.

A environ un kilomètre à vol d'oiseau, nous apercevons, sur la ligne de crête, la masse plus ou moins importante des ouvrages fortifiés qui surplombent un vaste glacis parsemé de plaques d'une herbe jaune, brûlée par la couche neigeuse qui l'a couverte pendant les mois d'hiver, et ça et là des éboulis de petites roches blanches. Le spectacle est désolant, sinistre. Avec la carte du Lieutenant, nous identifions les ouvrages bétonnés de La FORCA qui sont désignés comme étant le premier objectif de notre bataillon.



*Vue sur le fort de la FORCA - Fonds François Engelbach*

L'essai de téléphone s'étant révélé positif, je redescends rejoindre mes camarades. Il doit être 16 heures. Nous recevons les indications de dérive, hausse et nombre de relais et commençons notre tir de réglage. Chacune à leur tour, les quatre pièces envoient leurs trois obus ; après chaque tir, nous effectuons les corrections qui nous sont ordonnées. Tout est OK, nous en restons là. Assis sur une déclivité de terrain, nous guettons l'arrivée des mulets qui doivent apporter les munitions que nous avons laissées.

Je reste silencieux et pense à ce que j'ai vu tout à l'heure là-haut.

J'appréhende des moments difficiles en songeant que les compagnies de voltige vont attaquer du bas vers le haut, complètement à découvert.

Mes sombres réflexions sont interrompues par le craquement caractéristique de l'explosion d'un obus de mortier. Nous nous retrouvons allongés, la tête rentrée dans les épaules, alors qu'ayant entendu siffler les éclats, notre réaction est de pur réflexe, sans effet salvateur. Nous attendons la suite, anxieux à l'idée qu'il s'agit d'un tir de contre-batterie des «Autrichiens» d'en face. Cette arrivée sera unique et insolite.

Nous nous relevons en échangeant quelques plaisanteries. Nous interpellons un de nos copains resté assis ; il ne nous répond pas. En nous approchant, nous constatons que sa tête est légèrement penchée en avant, inerte. Il est mort. Nous abaissons ses paupières sur ses yeux bleus, vides d'expression. Il a dû mourir sans s'en apercevoir, son visage est paisible, à hauteur du cœur une auréole assombrit la veste verte de son treillis de combat. Un minuscule éclat l'a tué net.

J'ai oublié son patronyme ; nous l'appelions «Pomponette» certainement parce qu'il avait le teint rosé et qu'il était blond. Il devait avoir 18-19 ans. Il s'était engagé à Chalon-sur-Saône en septembre 1944. Albert BALLANT et Roger CAUVAIN, également chalonnais, le connaissaient bien et l'estimaient. Nous sommes consternés par cette mort brutale, incongrue.

Avec le Lieutenant que nous avons prévenu, nous nous recueillons devant sa dépouille que nous avons enroulée dans sa couverture ; seuls dépassent ses guêtres et ses brodequins... vision atroce. Nous confions le corps au chef muletier pour qu'il soit descendu jusqu'à la clairière de TURINI.

Les mulets étant arrivés, nous les déchargeons de leurs caisses et rangeons les obus dans les cavités à l'intérieur des circulaires. Il n'y a plus qu'à attendre ; chacun reste silencieux à réfléchir sur le tragique du destin, nos estomacs sont noués. Avec la fin du jour, le temps s'est refroidi, un silence impressionnant règne alentour.

Nous prenons nos dispositions pour la nuit, les tours de garde à l'observatoire et aux pièces. Il fait froid et ceux qui ne sont pas de service s'endorment deux à deux pour se réchauffer, enroulés dans les couvertures et toiles de tente en tapis de sol.

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

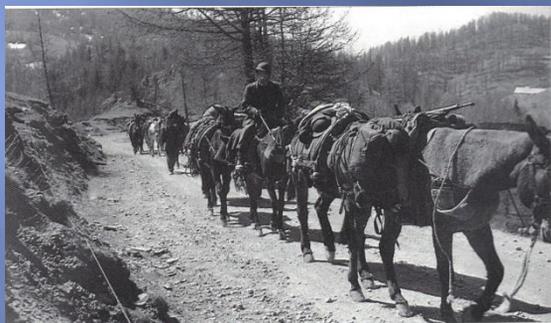
Le 10 avril, le soleil se levant derrière les montagnes annonce une belle journée d'un agréable printemps méditerranéen.

Soudain apparaissent et passent au-dessus de nos têtes, dans un assourdissant bruit de moteurs poussés à plein régime, des avions d'assaut à cocardes tricolores. Ils se jettent sur le massif en larguant bombes et roquettes, reprennent de la hauteur et sont remplacés par d'autres ; le fracas des explosions se répercute en échos dans les vallées.

L'optimisme renaît en nous, pensant que ce bombardement ne va pas remonter le moral de nos « Autrichiens » qui vont certainement être abrutis par ce matraquage.

Leur carrousel terminé, les avions s'éloignent vers le Sud. Devant nous, des volumes de fumée noire viennent salir le ciel.

Par le sentier muletier que nous avons emprunté la veille, arrive la 1<sup>ère</sup> Compagnie qui nous dépasse.



*Convois muletiers*

*Source : Le front oublié des Alpes Maritimes - H. Klingbeil*

En tête de colonne marche le Capitaine PICARD. Nous le saluons et lui nous souhaite le bonjour, son beau visage sympathique, aux traits réguliers, est éclairé par un sourire en coin, un rien ironique. Impeccable dans son treillis, il grimpe la pente à grandes enjambées, le buste légèrement penché en avant, tout en souplesse. Il est suivi, à trois pas, par son radio dont la grande antenne souple de son poste (15 kg) se balance au rythme de son pas. Les hommes en treillis vert, cartouchières, armement individuel, grenades, fusils mitrailleurs, ni sacs, ni musettes. Nous échangeons des paroles d'amitié avec des copains que nous reconnaissons au passage. Le cœur n'y est pas !

Le brancard sur l'épaule, les deux énormes musettes marquées de la croix rouge qu'ils portent en bandoulière leur battant les flancs, les brancardiers infirmiers ferment la marche. Des types épatants ; de quelle abnégation ne font-ils pas preuve à chaque engagement ! Combien de soldats doivent de vivre à leur dévouement et aussi à leurs compétences !

N'ayant pas aperçu Jean BELLEC, le Lieutenant en premier, un camarade me dit qu'il est passé par un autre itinéraire avec les deux autres sections de la 1<sup>ère</sup> Compagnie. Elles doivent se rejoindre sur la position de départ.



*Le Lieutenant Jean BELLEC  
Ancien de Bir Hakeim  
C.P. : Ordre de la Libération*

Les artilleurs prennent le relais. Sans interruption, les salves d'obus passent en vrillant l'air au-dessus de nous pour aller exploser sur les fortifications du Massif, de La FORCA, la REDOUTE, MILLE FOURCHES. Après une demi-heure, les tirs de l'artillerie s'arrêtent. Le massif disparaît sous les nuages de fumée et de poussière.



*Pour mieux avancer, les objectifs sont couverts de fumée*

Le moment est venu pour nous d'intervenir. Chaque pièce simultanément tire 50 obus à la cadence la plus rapide possible. Nos projectiles doivent, théoriquement, tomber sur le glacis juste à l'aplomb des ouvrages fortifiés. Dans le but espéré de permettre, sans trop de réaction de l'ennemi, la progression des fusiliers voltigeurs de la 1<sup>ère</sup> Compagnie.

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

Le silence retombe, rapidement rompu par le staccato des armes automatiques légères et lourdes, les éclatements de grenades. La 1<sup>ère</sup> Compagnie a engagé le combat.

A quelques centaines de mètres de nous, la bataille fait rage. L'éperon derrière lequel nous sommes installés nous met à l'abri des tirs d'armes automatiques qui balayent le glacis sur lequel tentent de progresser nos fantassins. Ils ne peuvent pas manœuvrer et n'ont pour seule alternative que d'avancer.

Le Lieutenant MORA qui nous a rejoints ne nous dissimule pas son inquiétude. Les bombardements aériens et d'artillerie n'ont pas eu, sur l'ennemi, l'effet escompté. L'action ne se développe pas favorablement pour nous, beaucoup d'hommes sont tombés sur la pente et le glacis. Mais il est certain, nous dit-il, d'avoir aperçu, sur le piton de La FORCA des hommes de la 1<sup>ère</sup>.

Depuis dix heures du matin, le combat à pied n'a pas baissé d'intensité. La 1<sup>ère</sup> s'accroche sur le terrain conquis.

Nous apprenons la mort du Lieutenant DUCHENE ; BELLEC, le Lieutenant en premier est blessé, ce lion doit en être à sa troisième ou quatrième blessure. Il a une grande intelligence du combat d'infanterie, il conserve toujours la même fougue.



Sous-Lieutenant Jacques DUCHENE

Ce qui ne devait être qu'une « formalité » se révèle comme un des combats les plus difficiles que nous ayons conduit depuis le GIROFANO en Italie.

Vers 16 heures, le Lieutenant MORA apparaît à quelques 50 mètres de notre emplacement. Il s'arrête et appelle JOUANNY qui le rejoint, toujours réglo, au pas de gymnastique.

### Le Sous-lieutenant Jacques DUCHENE, mort pour la France au combat de l'AUTHION le 10 avril 1945



Angleterre, 1940 - Jacques Duchêne, 3<sup>ème</sup> à partir de la gauche  
Source : Cadets de la France libre, l'École militaire. André Casalis

Tout jeune il a quitté la France en l'été 1940 pour passer la Manche et gagner l'Angleterre afin d'entrer en guerre pour la libération de son pays.

Dès qu'il a achevé sa formation d'officier, Duchêne est désigné pour servir au Pacifique en remplacement d'un cadre d'activé indispensable dans les troupes mises sur pied, tandis que lui-même complètera sa formation d'officier. Il y acquerra une expérience préalable à l'exercice d'un commandement en situation de guerre.

C'est ainsi que quelques mois plus tard, revenu du Pacifique, il sera affecté comme chef de section au Bataillon du Pacifique en service au Moyen-Orient, puis en Afrique du Nord, et en Italie. Il participe aux opérations du Débarquement de Provence dans les rangs du Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique, puis à la campagne d'Alsace.

Lors de l'attaque de la 1<sup>ère</sup> D.F.L. dans les Alpes-Maritimes il remplace le lieutenant SALVAT à la tête d'une section de la 1<sup>ère</sup> compagnie chargée d'effectuer l'attaque frontale contre le Massif fortifié de l'Authion, le 10 avril 1945.

Dès le premier assaut où il entraîne énergiquement sa section à la conquête d'un piton culminant à 2.068 mètres, dont la possession est indispensable pour couvrir le reste de la manœuvre, Duchêne est blessé au ventre. Ses hommes veulent le relever pour le placer en position abritée, il refuse d'être évacué et prescrit à tous de poursuivre l'attaque jusqu'à son terme, sans se soucier de lui.

L'ennemi déclenche un tir de mortiers sur la position.

Nul ne reconnaîtra le Lieutenant DUCHENE, bien que, pour quelques instants, le corps du Caporal PECRO, mortellement frappé et tombé sur le corps de son chef, l'ait temporairement protégé.

DUCHENE, PECRO tous deux étaient des volontaires de Juin 1940.

Edouard MAGENDIE

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

A peine deux minutes s'écoulent et, d'un pas calme, le visage méditatif, il revient vers nous. Sur ordre de notre Commandant MAGENDIE, il faut réunir le maximum d'hommes, de mortiers et des antichars pour prendre un sommet qui a dû être abandonné.



Soldat du B.I.M.P. à l'Authion  
Col. Bernard Coudin - Le bien public.com

Nos pièces devant rester opérationnelles en toutes circonstances, JOUANNY désigne WILKES, LADUS, moi et quelques camarades pour rester auprès et demande au reste du groupe (*dont nos camarades CARRERRE, BALLAND, SAGLIO, CAUVAIN, NOYER*), de quitter leurs manteaux et, après s'être équipés de leurs cartouchières, armes individuelles et grenades, ils rejoignent ceux de la section antichars conduits par le sergent-chef PLONEIS, un ancien de 40, un brave type de Breton, excellent professionnel. En colonne par un, prenant automatiquement leurs distances, ils gravissent la pente à petits pas et franchissant la ligne de pente du saillant, ils disparaissent de notre vue les uns après les autres, JOUANNY fermant la marche.

De l'observatoire, nous recevons des informations pour un tir de 30 obus par pièce, soit 120 qui, éclatant devant les casemates, doivent, en théorie, et si l'on peut dire, faciliter l'approche de la section qui doit reprendre le piton. Les armes automatiques se font de nouveau entendre. On distingue, puissants, mais plus lents, les tirs de mitrailleuses lourdes de 12,7 mm.

L'inaction nous pèse. Nous nous regardons sans échanger une parole. N'y tenant plus, je demande par téléphone au Lieutenant MORA l'autorisation de monter à l'observatoire.



Officiers du B.I.M.P à l'Authion. Au centre allumant une cigarette, Constant ROUDAUT  
Source : [www.alpes39-45.forumactif.com](http://www.alpes39-45.forumactif.com)

### Le Sergent-chef Yves PLONEIS, mort pour la France au combat de l'AUTHION le 10 avril 1945

Soldat à la Compagnie d'accompagnement du 3/24eme Régiment d'Infanterie Coloniale, Plonéis, breton de Nantes, avait largement contribué à entraîner compatriotes et camarades à rallier la France Libre, lorsque l'ordre était venu de Tripoli en Syrie, de réintégrer les garnisons du 24eme R.I.C. afin d'appliquer l'Armistice de Juin 1940.

Ayant gagné tous ses grades au combat en Erythrée, en Libye, à Bir Hakim, en Tunisie, en Italie et en France depuis le débarquement de Provence, il est en avril 1945 adjoint au Chef de la section anti-chars. Son bataillon ayant quitté l'Alsace le 11 mars 1945, stationne à LEVENS dans l'arrière-pays niçois. Puisque la fin de la guerre s'annonce, Plonéis a présenté une demande d'autorisation de mariage avec une jeune amie d'enfance nantaise. Il attend la décision de l'autorité militaire avant de partir en permission.

Le 4 avril il est convoqué au P.C. du B.I.M.P. : "*Plonéis, ta demande de mariage est acceptée ; pars le plus tôt possible en permission, le Bataillon ne va pas tarder à monter en ligne.*" Plonéis n'hésite pas un seul instant. "*Si mes hommes montent en ligne, ce ne sera pas sans moi. C'est notre habitude nous y allons ensemble.*" Et l'autorisation de mariage reste au dossier.

Le 10 avril, l'attaque sur l'Authion est déclenchée et la 1ère compagnie chargée d'une attaque frontale contre le massif fortifié de la Forca, très fortement éprouvée, appelle à la rescousse. Les trois compagnies de voltigeurs sont engagées et toutes les trois, en difficultés sérieuses. Comme souvent dans les combats où l'Allemand est hors d'état d'employer des chars, ce sont nos anti-chars qui fournissent les premiers renforts d'infanterie. Plonéis assiste l'aspirant Petitjean pour conduire une contre-attaque et reconquérir le piton Nord-Ouest de l'Authion culminant à 2068 m. Une tourelle de char enterrée doit être détruite, l'aspirant rampe vers elle, grenade en main, la jette par l'embrasure, la mitrailleuse tire, l'aspirant est blessé mais il a réussi. Plonéis évacue son chef "*Ne vous inquiétez pas, mon lieutenant ; maintenant ce sera plus facile ; je prends la suite.*"

Plonéis n'est jamais revenu vivant de l'Authion tout comme cinq autres anti-chars et vingt-huit fantassins de la 1ère compagnie ; grâce à eux le piton Nord-Ouest est resté entre nos mains, pendant trois fois 24 heures jusqu'à la fin de toute l'opération.

Général MAGENDIE

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

J'y arrive, le souffle court, dans la lumière douce du soleil finissant sa course, le glacis est devant mes yeux. J'aperçois de petits vals profonds et sinueux, la crête escarpée, hérissée de roche. On distingue les formes rectangulaires des casemates et les tourelles blindées qui crachent de tous leurs feux sur nos camarades dont on aperçoit les silhouettes frêles et vertes, bondissant de rocher en rocher, et d'autres immobiles à jamais, spectacle terrifiant et grandiose.

Je redescends la pente, la gorge serrée et rejoins les copains qui m'interrogent. Alors ! Alors !

Je suis incapable de leur dire quoi que ce soit. Nous attendons. Les tirs semblent diminuer d'intensité. Le soleil continue à décliner et nous voyons apparaître du saillant JOUANNY. Il marche péniblement ; nous nous précipitons vers lui et l'aidons à s'étendre, le dos appuyé le long d'un pin. Son visage a pris une teinte grise, les ailes de son nez sont pincées par la douleur et le froid qui est revenu avec la nuit tombante. Il nous regarde intensément en égrenant des noms connus : CARRERRE, PLONEIS, SAGLIO, BALLAND. Nous comprenons qu'ils sont restés là-haut sur le piton, morts. Nous saupoudrons la plaie de poudre sulfamide et appliquons un paquet de pansement, puis le supportant par les épaules, nous le descendons au poste de secours d'où il sera évacué par mulet jusqu'à la clairière de TURINI.

Robert CAUVIN et Jean NOYER nous rejoignirent le lendemain matin. Ils étaient exténués. En quelques mots sobres, ils décrivent les conditions de leur combat et les circonstances de la mort de SAGLIO, CARRERRE, BALLAND et du sergent-chef PLONEIS (*il avait en poche sa permission pour aller en Bretagne marier sa promise*), tous tués par balles.

Les deux autres Compagnies du Bataillon, la 2<sup>ème</sup> et la 3<sup>ème</sup>, s'étaient emparées, sans trop de pertes, des objectifs qui leur étaient assignés.

Dans notre secteur, les combats avaient cessé. Les Allemands s'étaient repliés ou étaient prisonniers. Le 13 ou 14 avril, nous avons rejoint LEVENS.

Les corps des 273 soldats, sous-officiers et officiers de la D.F.L. tués sur le massif furent regroupés dans le dernier cimetière que la Division laissa derrière elle à l'ESCARENE ».

**Michel HENRY**

### Joseph PECRO (1918-1945)



Né le 27 avril 1918 à Arras, Joseph Pécro est placé à sa naissance à l'Assistance publique et confié à l'âge de onze mois à une famille d'accueil à la Gouesnière (Ille-et-Vilaine).

A la fin de ses études primaires, il devient cultivateur jusqu'à son appel sous les drapeaux en 1938. Volontaire pour la Syrie, Joseph Pécro débarque au Levant le 24 août

1939 et est envoyé à l'Ile de Chypre le 17 juin 1940 avec son unité, le 24<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie Coloniale.

Il sert au 3<sup>e</sup> Bataillon sous les ordres du capitaine Lorotte qui souhaite continuer le combat auprès des Britanniques, et dont les 350 hommes refusent de retourner au Levant.

L'unité passe en Egypte le 24 juillet 1940 et prend le nom de 1<sup>er</sup> Bataillon d'Infanterie de Marine (1<sup>er</sup> B.I.M.). Affecté à la 3<sup>e</sup> Compagnie Joseph Pécro et son unité patientent faute d'équipement et de véhicules pendant que les 2 premières compagnies combattent les Italiens en Libye.

Finalement, sous les ordres du capitaine SAVEY, la 3<sup>e</sup> Compagnie remonte le Nil en bateau, passe au Soudan anglo-égyptien et gagne l'Erythrée où elle prend part aux combats de Keren et de Massaouah en avril 1941.

Le parcours de Joseph Pécro se confond ensuite avec celui du 1<sup>er</sup> B.I.M.. Après un rassemblement en Palestine, à Qastina, en mai 1941, il participe aux opérations de Syrie stationne ensuite plusieurs mois au Levant avant de prendre part à la campagne de Libye et aux combats de Bir-Hakeim en mai et juin 1942, en tant que pointeur de 75 antichars. D'un calme et d'un sang-froid remarquables, il contribue, par un pointage précis de son arme, à la destruction de 5 chars, 1 auto-mitrailleuse, 6 voitures et 1 mitrailleuse lourde, et permet la capture de 15 prisonniers.

Après Bir-Hakeim, le 1<sup>er</sup> B.I.M. et le Bataillon du Pacifique fusionnent pour former le B.I.M.P. et Joseph Pécro combat au sein de cette nouvelle unité en octobre 1942, lors de l'offensive alliée d'El Alamein puis des opérations de Tripolitaine avec la 8<sup>e</sup> Armée britannique. De février à mai 1943, il prend part aux opérations en Tunisie avant de participer à la campagne d'Italie avec la 1<sup>ère</sup> Division Française d'avril à juin 1944. En août 1944, il débarque en Provence et participe aux combats pour la libération du territoire. Il se distingue lors des combats de Hyères le 21 août 1944 au cours de l'attaque du Golf Hôtel.

Le 9 avril à Nice, le général de Gaulle, lors de la remise de la Croix de la Libération au B.I.M.P., épingle la décoration sur le calot du caporal Pécro, tenant lieu pour l'occasion de fanion.

Le lendemain, le caporal Pécro commande un groupe de la section de tête de sa compagnie, section qui a pour mission de s'emparer du piton de la cote 2068 sur le massif de l'AUTHION. Dès la prise de ce piton, son chef de section pousse le caporal Pécro à environ 100 mètres au nord du point coté en appui de la section de gauche qui, progressant à son tour, doit s'emparer d'un piton situé 200 mètres au Nord-Nord-Est du précédent.

.../...

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

Il engage une partie de son groupe dans un boyau conduisant vers la crête dont la contre-pente est occupée par des positions allemandes solidement organisées. Au moment de franchir la crête, il est violemment pris à partie par les grenades et le feu des armes individuelles allemandes et tombe mortellement blessé. Joseph Pécro a été inhumé au cimetière de l'Escarène puis son corps a été transféré au cimetière de la Gouesnière.

Chevalier de la Légion d'Honneur

Compagnon de la Libération - décret du 17 novembre 1945

Crédit photo et source : Ordre de la Libération

### Lucien COUDIN, 7 avril 1965



Soldats du B.I.M.P. à l'Authion  
Col. Bernard Coudin-- Le bien public.com

« C'était il y a 20 ans. Combien de combattants ? Combien de Français se souviennent de cette bataille meurtrière et méconnue que fut la bataille de l'AUTHION, dans les Alpes, à la frontière italienne, les 9 et 10 avril 1945 ? Au soleil d'avril, des civières sèchent, le sang encore frais se coagule sur leur toile bise, les mouches volent autour. Tout à côté, les ambulances ont ouvert leurs portes pour accueillir des jeunes soldats valeureux du « 1<sup>er</sup> B.I.M. » (Bataillon d'Infanterie de Marine) qui ont été tués ce matin. Des linceuls, il n'y en a plus et au cimetière divisionnaire de l'Escarène, il n'y a plus de cercueils ».

« Il y a eu de la casse, c'était fatal, l'ennemi occupait une position remarquable, il nous voyait et nous coupait toute retraite avec ses mortiers et nous fauchait avec ses mitrailleuses. Ce fut critique pendant 48 heures. Les hommes tombaient comme des mouches, sautaient sur les mines et étaient projetés dans les ravins où il était impossible de les retirer. Souvent, ils y agonisaient et mouraient sans soins. Malgré tout cela, nous avons tenu bon, malgré des pertes énormes, car nous n'étions guère familiarisés avec la montagne.

Mais enfin le 10 avril, l'édifice ennemi a cédé. Nos pertes furent terribles (...) Bien des vétérans de Bir Hakeim et des campagnes de Lybie avaient disparu, trouvant la mort aussi près de la fin des hostilités, et tous ces jeunes compagnons d'arme de 17 à 20 ans, engagés volontaires, qui n'avaient qu'un idéal, servir la patrie et être dignes de leurs anciens de 14-18. Combien en restait-il ? Que ceux qui sont encore ici se souviennent de cette terrible bataille ! Et que ceux qui ne l'ont pas connue s'en inspirent et aient une pensée pour tous ceux qui y sont restés...».

### TEMOIGNAGES SUR LA PREMIERE ATTAQUE DE CHARS SUR CABANES-VIEILLES PAR LE 1<sup>er</sup> REGIMENT DE FUSILIERS MARINS EN LIAISON AVEC LE B.I.M.P.



ALBERT PIVETTE, 2<sup>ème</sup>  
compagnie du B.I.M.P.

« Nous quittons LEVENS le 9 avril et le « gâteau » qui nous est destiné à pour nom «AUTHION» et sera dur à digérer. (...)

C'est au B.I.M.P. et au Bataillon de Marche XI que revient la charge d'ouvrir le bal.

Le capitaine GOLFIER (B.I.M.P.), qui est allé en reconnaissance, nous fait connaître le plan d'attaque. Ce sera dur...



Golfier

Le 10 avril au matin, nous commençons l'escalade du Massif. Dure marche d'approche, chargés comme nous le sommes, avec armes, équipements, munitions.

L'objectif de la compagnie est la crête du VAIERCAOUT, à proximité du camp de CABANES-VIEILLES.

Deux assauts sont donnés sans résultat. Les pertes sont sensibles, trois officiers de la compagnie sont blessés.

Les abords de la position à enlever sont truffés de mines antipersonnel et, de leurs emplacements de combat, bien protégés, les Allemands nous voient venir et nous arrosent de grenades à manche qu'ils lancent très loin en contre-bas et nous mitraillent.

L'objectif ne peut être enlevé. Pour passer la nuit, nous revenons en arrière, hors de portée des grenades, à près de 2.000 mètres d'altitude, nous passons la nuit en grelottant ».

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

### DIRECTION CABANES-VIEILLES

Pascal DIANA, historien

« Le 1<sup>er</sup> Escadron du R.F.M. installe son cantonnement dans le quartier de la Lanterne à NICE. « Nous n'avons plus ni tank-destroyers, ni chars moyens ou lourds comme en Italie et dans les Vosges. Nous n'avons plus pour cette dernière campagne que notre cavalerie légère de chars légers » (Roger BARBEBOT)

Malgré cette puissance de frappe limitée, les véhicules de reconnaissance vont constituer le fer de lance de l'attaque. Le 1<sup>er</sup> Escadron dispose de six blindés (cinq chars du peloton COELEMBIER et un char de commandement), d'une voiture half-track pour les liaisons radio, de camions pour le transport de matériel et de jeeps pour les liaisons rapides. Deux obusiers du 2<sup>ème</sup> Escadron participent également à cette mission (L'obusier est une variante du char Stuart. A la différence de son homologue, l'obusier est doté d'un canon de 75 mm et d'une tourelle ouverte. (...)

#### Direction CABANES-VIEILLES

L'attaque frontale est confiée au B.I.M.P. Depuis la BAISSÉ DE TUEIS, la 1<sup>ère</sup> compagnie monte à l'assaut de l'éperon de LA FORCA.

Pendant ce temps, la 2<sup>ème</sup> compagnie suit la route stratégique en direction de CABANES-VIEILLES. Trois blindés sont en soutien :

le chef de peloton J. COELEMBIER est en tête, il est suivi par le char du quartier maître J. ROGER, puis par l'obusier n° 215 conduit par J. CANDELLOT. La progression est délicate : « Le terrain était difficile, notre avance était freinée par une importante coupure du chemin. Nous étions exposés aux obus de mortier et à l'action des tireurs d'élite allemands installés dans les fortifications qui surplombent la route. Il y avait aussi les mines. Nous avons l'ordre de tenir mais c'était impossible à faire. A un moment, il a fallu reculer de 200 mètres pour se mettre à l'abri pendant que le Génie réparait la route sous le feu ». (COELEMBIER J.).

Les tirs d'obus fumigènes offrent une protection dérisoire.

A l'approche des baraquements de CABANES-VIEILLES, « j'entends derrière moi le char qui saute. Un fracas terrible. Sans doute une Tellermine ou même une double charge. Un peu plus tard, on a sauté à notre tour sur une mine. Mon chauffeur a été sonné et on a eu deux blessés légers mais peu de dommage matériel. Moi, je ne sais comment, je n'ai pas eu une seule égratignure ».

(COELEMBIER J.)

L'équipage du blindé sinistré est secouru.

« C'est un souvenir très douloureux. ROGER avait le ventre ouvert tous les membres étaient atteints par des éclats. Il souffrait et nous suppliait de l'achever. On ne savait pas quoi faire. Heureusement un médecin auxiliaire est arrivé en jeep, il lui a fait une piqûre de morphine et l'a emmené ».

(COELEMBIER J.)

Pascal DIANA

### JULIEN ROGER (1919-1945)



Enfant adopté, Julien Roger est né le 17 décembre 1919 à Paris dans le 15<sup>e</sup> arrondissement.

A 17 ans, en mai 1937, il s'engage dans la Marine. Après un stage de six mois à l'Ecole de Fusiliers Marins, il embarque successivement sur le Duquesne et le Pluton. Après avoir participé à la campagne de

France, il refuse de déposer les armes et rallie les Forces Françaises Libres le 30 juin 1940 en Angleterre. Il est alors affecté au 1<sup>er</sup> Bataillon de Fusiliers marins (1<sup>er</sup> B.F.M.) créé en juillet 1940 et prend part avec lui à toutes les campagnes de la 1<sup>ère</sup> Division française libre. Julien Roger participe à la campagne du Gabon en novembre 1940, aux opérations en Syrie en 1941, à la défense de Bir-Hakeim, en juin 1942, où il manifeste son courage en perçant le blocus pour apporter de l'eau aux défenseurs, et aux combats de El Alamein en octobre 1942.

.../...

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

### JULIEN ROGER .../...

Il se bat ensuite en Tunisie en 1943 puis, avec le 1<sup>er</sup> Régiment de Fusiliers marins (R.F.M.), en Italie où il est blessé, le 14 mai 1944, à San Giorgio près du Garigliano par des éclats d'obus anti-chars. Nommé second maître fusilier, il appuie, le 6 juin 1944, la progression de l'Infanterie à Villa Adriana malgré un terrain très difficile et il détruit une mitrailleuse en abattant trois servants.

Il poursuit le combat en France et se distingue, comme chef de char, notamment le 27 septembre 1944 au cours de l'offensive contre les villages de Clairegoutte et Frédéric Fontaine en Haute-Saône dont la prise aboutit à la capture de 240 prisonniers.

Au printemps 1945, après la campagne d'Alsace, le 1<sup>er</sup> Régiment de Fusiliers Marins avec l'ensemble de la 1<sup>ère</sup> Division française libre se porte dans les Alpes, au Massif de l'Authion, où la résistance allemande reste très forte. Le 10 avril 1945, à Turini devant Cabanes-Vieilles, le char du maître fusilier Julien Roger saute sur une mine. Sorti indemne, il extrait un de ses hommes gravement blessé du véhicule et le porte à l'abri dans un fossé. Retournant au combat, il est tué sur le coup d'une balle dans la tête.

Il est tout d'abord inhumé au cimetière divisionnaire de la 1<sup>ère</sup> DFL à l'Escarène dans les Alpes-Maritimes avant d'être réinhumé en 1949 à Nogent-sur-Marne dans le Val de Marne.

• Compagnon de la Libération - décret du 12 juin 1945

Source et crédit photo : Ordre de la Libération



### LE DEMI-TOUR SUR PLACE DE L'OBUSIER

Jean CANDELOT, 1<sup>er</sup> R.F.M.



Quartier-maître fusilier-marin Jean Candélot de la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre  
conducteur de l'obusier 215 "Tank ça peut", le dernier char du 1<sup>er</sup> Régiment de Fusiliers-Marins à combattre dans le massif de l'Authion en avril 1945

Source : Souvenirs 39-45. Jean CANDELOT

« Je rejoins mon Escadron et nous voici en défense du littoral de la côte d'Azur. Début avril des permissions sont accordées, mais pour les équipages qui partiraient ceux-ci doivent obligatoirement être remplacés. On parle d'un nouveau coup dur. Je me porte volontaire, ainsi que d'autres. DALLIER, surnommé le grand Dab, pourra partir en permission et moi qui n'ai jamais conduit de char, me voici en apprentissage.

Ce n'est pas difficile : il y a surtout le coup d'œil ; on a particulièrement dressé deux rails pour passer entre eux, la largeur est au plus juste : on passe ou on ne passe pas et l'on est éliminé. Bref six jours d'école de conduite par mon copain MEYNIER et me voici chauffeur de l'obusier de DEWEVER, le TANK ÇA PEUT n° 215 et avec un nouvel équipage, COARE un résistant nous ayant rejoint, GUILLOU, DELOBELLE et moi. Comme les deux obusiers du deuxième Escadron sont de la fête on nous adjoint l'enseigne de vaisseau DIEUDONNE et départ vers NICE, la corniche, SOSPEL et nous voici direction de l'AUTHION.

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

Des chars à plus de deux mille mètres d'altitude, du jamais vu !

Le second obusier est conduit par TUTA, il prendra feu plus tard... nous savons que les chars du 1<sup>er</sup> Escadron seront là.

Nous prenons place pour la nuit et le 10 avril, malgré le brouillard notre obusier s'ébranle, deux chars du 1<sup>er</sup> sont devant nous et cela se déclenche, pète de partout... Nous sommes en retrait, la montagne à-pic avec le Fort sur notre gauche, le précipice, les champs de neige de PEIRA-CAVA sur notre droite. Devant on déguste dur ; nous tirons au canon sur des groupes d'Allemands en face. Les bataillons de marche dérouillent...



Peira-Cava - Source : Delcampe.net

Des claquements sur le char, DIEUDONNE m'oblige à fermer mes volets : nous sommes pris pour cible par des tireurs d'élite et le volet à peine rabattu claque sous les impacts.

Dégelée de mortiers de gros calibre, on ne voit plus rien ; je conduis au périscope, on s'arrête. Cela barde dur devant, il y a de nombreux morts et blessés.

Tout d'un coup, ayant repris notre avance on arrive à hauteur des deux chars qui nous précédaient. Ils ont sauté sur des mines. L'action faiblit, des renforts arrivent, de la Légion je crois. Ils avancent en profitant de l'abri de notre obusier mais les tireurs les attendent et à plusieurs reprises j'entends des corps tomber sur ma droite, d'autres [hommes] ont passé, certains se font blesser en rampant devant les créneaux bordant le précipice. Ils ont un infirmier dont il faut parler car, à travers mon périscope, je le vois ramper de l'un à l'autre et les soigner. COARE et DIEUDONNE repèrent d'où viennent les coups de feu. C'est à environ six cent mètres, dans un éboulis de rochers, sur notre droite. Notre canonier règle la hausse et... Feu!

A travers mon périscope je vois les éclatements, pile sur l'objectif ; quatre coups sont partis, un drapeau blanc s'agite, on cesse le feu, l'ennemi se montre mais l'infanterie ne peut aller les chercher car il y a le précipice à droite et il faut descendre vers le ravin, pour ensuite remonter vers ces ennemis, ce en plein découvert.

Nous faisons signe aux Allemands de descendre vers nous... Tout-à-coup ils se mettent à courir à toutes jambes et disparaissent derrière les rochers, nous les saluons de deux autres coups de canon et l'infanterie continue sa progression, mais les tireurs d'élite se sont repliés et cette fois nos gars ne se font plus tirer comme des lapins.

Nous appuyons la progression avec le canon et la 12,76 (mitrailleuse américaine de calibre 12,7 mm), nous sommes le seul char qui reste...

La nuit tombe ; le morceau est trop dur : ordre de décrocher mais les Allemands ont fait sauter la route derrière nous et il faut faire demi-tour sur place.

La route est très étroite et je n'y vois plus guère. COARE monte sur le devant du char que je suis obligé de faire pivoter et avancer au-dessus du précipice, DIEUDONNE me guide aussi de la voix ; après trois ou quatre manœuvres j'ai réussi à faire demi-tour.

Le char est encombré de blessés et de gars qui se replient. J'arrive devant la coupure : elle est longue d'une vingtaine de mètres d'après mon estimation et quoique le Génie ait fait de son mieux, il n'a pas eu beaucoup de temps et de facilité, ce n'est que de la terre meuble et en déclivité vers le précipice. J'arrête l'obusier, dis à DIEUDONNE :

- « Je veux bien essayer, mais personne sur le char... Si je tombe dans le précipice, il n'y aura que moi ».



Enseigne de Vaisseau  
DIEUDONNE

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

Les gars débarquent. DIEUDONNE est à pied devant le char car on n'y voit guère, heureusement l'ennemi réagit faiblement, quelques rares coups de feu et quelques fusées éclairantes, celles-ci me rendent service.

En route. Doucement, doucement... J'ai des gouttes de sueur partout et aussitôt, quoiqu'ayant serré la montagne, l'obusier se penche vers le précipice. Je le sens glisser... T'affole pas! Doucement... Doucement ! Je suis trempé, je ne regarde plus DIEUDONNE, je continue à faire avancer le char doucement, très doucement, agissant légèrement sur le manche pour pivoter vers la montagne.

Dès que je sens le contact, je laisse aller ; les chenilles grincent, la droite accroche la paroi... Et le char repart en crabe, glisse vers le précipice en s'inclinant dangereusement, je pense que je suis fichu et que je vais dégringoler dans ce salaud de précipice.

Je commence à ne plus pouvoir contrôler les commandes comme il le faudrait, je suis en nage, vidé...

Puis le char se stabilise, plus que quelques mètres, vite j'accélère à fond et ouf ! ... Je me retrouve sur la route. L'équipage remonte, les gars qui accompagnaient aussi et DIEUDONNE me dit :

- « En avant ! »

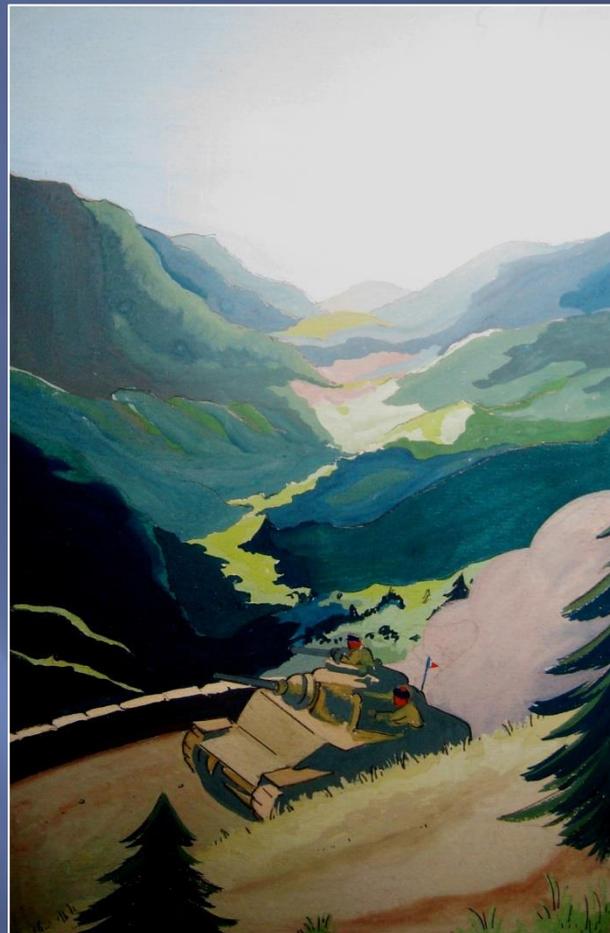
Je lui réponds :

- « Non, une seconde... Je suis vidé, je n'en puis plus, qu'on me laisse tranquille ! ».

Nous entendions des bruits suspects, probablement l'ennemi qui nous poursuivait, cela a duré quelques minutes, quelques secondes peut-être. Ayant repris possession de mes moyens, nous sommes rentrés sur nos positions avec onze blessés sur mon char.

Durant le reste de la nuit le Génie a probablement arrangé cette brèche, moi j'ai dormi comme un loir sans même entendre le canon qui pourtant a tonné cette nuit-là ».

**Jean CANDELOT**



Les Fusiliers Marins à l'Authion  
Aquarelle de Yolande Bauche, épouse de Jacques Bauche



Le camp de CABANES-VIEILLES  
Col. Robert POLVET (B.I.M.P.)

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945



## AVEC LE B.M. XI AU GIAGIABELLA ET AU VENTABREN Par Jean TREMEAU, B.M. XI

« Le samedi 7 Avril nous embarquons depuis NICE dans les camions du Train qui, au-delà du col de BRAUS, dans des lacets angoissants repris à deux fois, nous déposent à SOSPEL. Une partie de la ville occupée par des artilleurs est aux vues de l'ennemi et l'arrivée des camions est saluée par quelques 105 assez bien ajustés.

Le contact avec le danger est repris non sans un léger serrement de cœur. Il faut attendre la nuit totale pour faire l'étape SOSPEL-MOULINET ; la marche se fait en silence, sans lumière, les uns derrière les autres; le paysage est lugubre, nous sommes dans les gorges du PIAON qui cascade bien en contrebas. Les lacets sont assombris par les surplombs noirs de la montagne, des rochers détachés encomrent, par endroit, la chaussée.



Les gorges du Piaon -C.P. André M. Winter - Source : carto.net

A l'approche de MOULINET un pont détruit et des pans de route éboulés nous forçant à des précautions nous rappellent que la guerre est là toute proche.

La colonne s'arrête puis repart avec des mouvements d'élastique. Le village est enfin là, nous n'en voyons que quelques formes un peu plus noires que la nuit ; nous nous butons sur des chevaux de frise gardés par des marocains : MOULINET est en point d'appui fermé, les patrouilles allemandes arrivent jusqu'à ses portes. Les unités se partagent pour gagner chacune son casernement. Derrière notre guide nous marchons en tâtonnant dans les rues étroites qui se transforment vite en escaliers.



Jean TREMEAU - Col. Jean Trémeau

Une salle basse noire, crasseuse avec quelques matelas encore plus crasseux est notre lot. Plusieurs fois la patrouille de Nord-Africains qui ne plaisante guère, nous oblige à camoufler les lumières. L'ennemi rode, et en effet une fusillade qui semble proche nous fait dresser l'oreille, un F.M. donne de la voix, puis tout se calme. Le lendemain, nous apprendrons la mort d'un officier allemand.

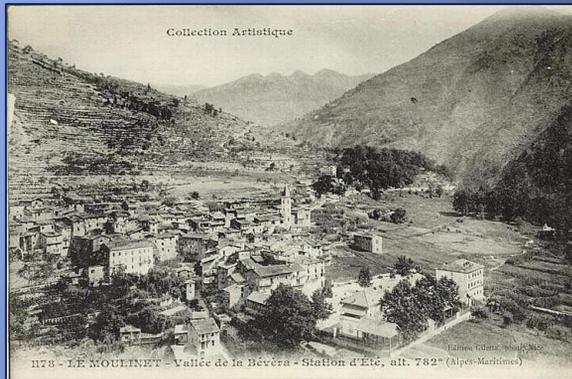
Dimanche et Lundi sont employés au repos et aux préparatifs, le village est triste et sale, il a subi le pillage, les intérieurs sont saccagés, toute la lingerie éparse au milieu des pièces, les tiroirs ouverts, une véritable dévastation. A notre tour nous errons à la recherche de matelas ; dans l'église qui touche à notre appartement nous récupérons des talons de bougies et CHAVANIS profite de cette inspection pour jouer de l'harmonium de façon très catholique.

Nous passons notre temps à fureter et manger. C'est ainsi que nous rassemblons tous les moulins à café de notre secteur pour moudre du blé trouvé dans un grenier et faire du pain car nous avons un four. Curieux spectacle qu'offre cette section du B.M. XI au milieu d'un arsenal et de literies éparées, chacun tournant sa manivelle. CHAVANIS voulant faire un beau feu dans la cheminée réussit bel et bien à faire un feu de cheminée.

Grosse émotion car une fumée dense s'élève au-dessus du toit amenant un civil furieux et apeuré assurant que tout le village va y passer.

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945



Village du MOULINET

Il monte sur le toit pour boucher la sortie avec un coussin, avant que n'arrive FERRANDI qui dégaine son colt et vide deux chargeur dans la gaine, faisant dégringoler toute la suie en feu ; tout se calme. Nous devons compléter nos munitions : nous en avons une profusion.

Des balles de tout calibre, des grenades offensives, défensives, incendiaires, des explosifs, des détonateurs que certains s'amuse à faire exploser dans les caves. L'un de nous essaie sa carabine dans une verrière qui dégringole à grand fracas. La distribution des cartouches soulève plus que jamais des rouspétances à cause du poids.

Quelques heures avant le départ (*le jour de l'attaque est demain et nous allons quitter le village ce soir à neuf heures*) nous déclenchons un chahut monstre dans la rue, les cafetières, les livres, les ustensiles de toutes sortes voltigent de fenêtre à fenêtre et jonchent finalement la chaussée qui ressemble à un marché aux puces en désordre. Un coup de feu part imprudemment et cause une forte émotion, l'impact est arrivé tout près d'un soldat

A la tombée de la nuit le Lieutenant LE MIERE (*JULES de son prénom*) vient nous donner les ordres. Nous sommes formés en section légère d'assaut pour prendre les deux crêtes du BOS D'ANDOS et du GIAGABELLA. Cette dernière est fortement défendue, position importante entre deux forts ; de ce point nous pourrons barrer la route de retraite du fort de gauche qui doit subir un assaut en même temps. Beau baroud en perspective ! Nous n'avons que des armes légères avec trois fusils mitrailleurs, un fusil lance grenade.

J'ai une carabine avec deux cents cartouches et 250 cartouches de F.M., un pistolet, trois grenades, des pains d'explosif, une pelle, une toile de tente, une couverture, des vivres, un bidon d'eau, et mon appareil photo; tout cela entre quinze et vingt kilos. Cette fois, c'est sérieux, l'ordre de partir est arrivé, nous endossons les harnachements.



Section du Lieutenant Jules LE MIERE  
Jules Le Miere à l'aplomb du poteau et à sa gauche, mains dans le dos, César Magendie frère du Cdt du BIMP

La cartouchière pleine à craquer pèse sur les épaules et les hanches, les poches sont bourrées de chocolat et de friandises mises en réserve, j'ajuste le paquetage et la musette, et le pouce coincé dans la bretelle de la carabine j'attends le départ. Dans quelques heures ... ?

Dans la nuit nous nous rassemblons sur la route avec les autres unités, nous faisons quelques mètres, nous arrêtons, repartons; assis debout couchés en silence nous attendons le vrai départ. Maintenant la troupe marche en deux colonnes, chacun suit la forme sombre de son prédécesseur désigné une fois pour toutes, toujours il disparaît et toute notre attention est tendue vers cette silhouette fugitive, ce sera l'occupation du bataillon pendant la première moitié de la nuit. Chaque fois que la colonne s'arrête, je risque de buter mon camarade ou d'avoir le bout de sa carabine dans le nez.

Dans un tunnel nous devons nous tenir les uns les autres. Il semble que nous ne soyons qu'un tout petit groupe mais dans les lacets, par instant, j'entends le bruit des pas d'un autre groupe. Après avoir suivi sur six kilomètres la route en direction de TURINI, PEIRA-CAVA nous gravissons par un sentier les pentes de la montagne face à l'Est.

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

Presque toute la nuit nous montons sans voir où nous posons nos pieds sur les cailloux. Ou nous allons trop vite et courons presque ou nous devons attendre.

Nous arrivons sur une crête : ce que nous voyons impressionne autant que ce que nous ne pouvons voir ; au loin vers le Sud un incendie rougit le ciel et à voix basse car nous devons garder le silence, nous émettons des hypothèses. Un sommet se dresse à l'Est tout près, noir, menaçant, le VENTABREN ; il est occupé par les allemands ; peut-être sont-ils là aussi dans le ravin, peut-être entendant le bruit de nos pas, nous guettent-ils du haut de ces rochers, grenades prêtes, chassons ces frissons...



Vue du Mont Giagiabella et Ventabren  
[www.Mamontagneblog](http://www.Mamontagneblog)

Nous marchons toujours. CARMONT qui est devant moi peine sous le poids de son F.M. et je l'entends gémir, je le lui prends un moment.

Le Capitaine arrête enfin la troupe sur une crête et après quelques ordres et contre ordres les sections se dispersent et se placent. Nous, les pionniers divisés en trois groupes, allons à l'extrémité Nord et surveillés par deux guetteurs nous couchons. Désigné par le Lieutenant comme agent de liaison, je dois aller au P.C. du Capitaine. Il ne s'agit pas de s'égarer dans ce terrain inconnu. Heureusement, ce n'est pas trop loin et fais plusieurs fois la navette, le reste du temps recroquevillé dans ma couverture je recherche le sommeil combattu par le froid : nous sommes déjà à plus de 1.500 m en début d'avril.

### JULES LE MIÈRE (1911-1977)



Jules Le Mière est né le 16 décembre 1911 à Octeville, dans la Manche.

En 1932, il est engagé volontaire au 2<sup>ème</sup> R.I.C. de Brest. Il est affecté au 10<sup>ème</sup> R.M.I.C. en Annam de novembre 1933 à mai 1936 puis comme sergent au Régiment de tirailleurs sénégalais du Tchad (R.T.S.T) en 1937. Il s'y trouve toujours lors de l'armistice et décide spontanément de rallier le général de Gaulle.

Il participe ensuite avec le Bataillon de Marche n° 1 (B.M.1) aux campagnes de la France libre au Gabon et au Moyen-Orient, en Syrie où il est transféré au B.M. XI en septembre 1941.

Avec le B.M. XI, au sein de la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre, il combat en Libye puis en Tunisie.

Il est notamment cité pour son action dans la nuit du 11 mai 1943 où il vient à bout de la résistance ennemie après avoir traversé avec ses hommes un champ de mines. En Italie d'avril à début août 1944, Jules Le Mière est à nouveau cité pour avoir rallié et réorganisant ses troupes lors d'un assaut.

Il débarque ensuite en France le 17 août et participe à toutes les campagnes jusqu'en Italie où il s'illustre notamment lors des combats du Massif de l'AUTHION.

Alors sous-Lieutenant, il est chargé le 10 avril 1945, de prendre une position ennemie sur le Giagiabella. Malgré le terrain difficile et la défense acharnée et favorable de l'ennemi, il parvient à l'enlever. Mais une violente contre-attaque adverse l'oblige à renoncer à rester sur place. Tenace dans sa défense, il attendra d'avoir épuisé ses munitions ainsi que l'ordre d'évacuer pour dégager la position en emmenant ses blessés avec lui.

Après la victoire, Jules Le Mière est promu Lieutenant et sert en Indochine en 1946 puis en A.E.F. de 1947 à 1950 avant de revenir en Indochine en 1951. Il est promu capitaine et y reste jusqu'en 1953. Il est cité pour ses patrouilles nocturnes et ses opérations de nettoyage ainsi que pour sa participation aux opérations Gazelle et Lorraine et à la bataille de Nasan en décembre 1952 où il s'illustre particulièrement.

Il sert ensuite en Allemagne pendant un an puis retourne en AEF de 1955 à 1957. Il prend sa retraite de l'armée en novembre 1959 et rejoint la réserve avec le grade de capitaine. Installé à Lanildut, dans le Finistère, il préside la section locale des FFL. Jules Le Mière est décédé le 18 décembre 1977 à Lanildut (29) où il a été inhumé.

- Officier de la Légion d'Honneur
  - Compagnon de la Libération - décret du 16 octobre 1945
- Source et crédit photo : Ordre de la Libération

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

**MARDI 10 AVRIL.** Une demi-heure avant l'aube je vais réveiller la section. Des formes engourdies, groupées par paquets contre les troncs de gros mélèzes pour ne pas rouler dans la pente, remuent telles des nymphes de gros insectes lorsque je les secoue.

Mais il faut faire vite et le Lieutenant que j'ai eu de la peine à retrouver active les endormis. Nous nous rassemblons et allons commencer l'approche en profitant de la nuit finissante. Nous sommes divisés en trois groupes BIAGGINI, MOISSON et CAZALA à la tête de chacun d'eux. Le mien, celui de BIAGGINI, est en tête et je suis désigné pour faire l'éclaireur.

Le Lieutenant LE MIERE me désigne notre premier objectif supposé inoccupé : une petite dépression visible d'ici juste sous le BOS D'ANDOS (1.686m.)

Je prends une cinquantaine de mètres d'avance et monte dans la forêt de mélèzes ; je ne suis pas tranquille car tout en grim pant, ce qui en temps normal suffirait à m'occuper, je dois surveiller devant moi, écouter malgré les battements du cœur et le souffle court, rester silencieux, ne pas faire rouler de pierres, scruter le sol en pensant aux mines. De mes camarades je ne vois que le dessus du casque et par instant leurs visages levés et inquiets.

J'ai hâte d'arriver sur cette crête qui approche, de savoir "s'ils y sont". Il n'y a rien d'insolite et j'atteins la petite dépression observée d'en bas : point d'ennemi tout va bien.

Couchés à plat ventre nous inspectons l'horizon nouveau ; je me tire sur mes coudes jusqu'à une touffe de genêts et regarde de l'autre côté. Le jour s'est levé, le soleil ne va pas tarder à apparaître devant nous, venant de cette Italie vers laquelle tendent nos efforts et où notre imagination nous porte déjà. Le temps s'annonce radieux, les étoiles s'effacent.

Le fort du VENTABREN où se terre l'ennemi se dresse en face tout près, calme et menaçant dans son silence, blanchi par quelques plaques de neige, là-bas, sont des mitrailleuses prêtes à tirer. JULES arrive avec les autres groupes et rabroue sérieusement un sergent dont le buste dépasse la crête. Nous la franchissons quand viendra l'ordre. Une section de la 2<sup>ème</sup> Cie s'installe sur la droite. Il fait froid.



L'artillerie et l'aviation doivent nous préparer le terrain, c'est cela que nous attendons avec beaucoup d'autres unités. L'artillerie commence. Derrière nous bien loin, derrière les montagnes amies qui semblent inhabitées roule le premier coup ; l'obus traverse l'air avec un bruit de papier déchiré. En bas, sur notre gauche nous voyons l'éclair tout de suite enveloppé d'un nuage blanc et l'éclatement du 155 se répercute contre les montagnes. Le bombardement se poursuit à une cadence lente, les nuages blancs jaillissent tout autour des forts fracassant les sapins, rien ne bouge chez l'ennemi.

L'artillerie se tait pour laisser la place à l'aviation qui arrive par vagues de trois éclairés par un petit "piper-cub" presque immobile dans le ciel bleu maître du ballet aérien. Le ciel vibre du ronflement des moteurs, un à un ils se détachent pour fondre sur les forts qui toujours ne semblent pas réagir. Les bombes détachées continuent la trajectoire de l'avion et éclatent lorsque celui-ci cabré dans le ciel a déjà pris de la hauteur.



Alpes Maritimes 1945 - les piper cub du 1er R.A.  
Fonds François Engelbach

## 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

Et nous repartons en glissant par la gauche, ce changement de dispositif me met dans les derniers. Je vois mes camarades franchir la crête et disparaître sur le versant ensoleillé face à l'ennemi qui cette fois nous observe. Lorsqu'à mon tour je me lance sur la pente j'aperçois la progression de mes camarades ; l'uniforme se confond à merveille avec le terrain, les casques brillent à peine. L'herbe sèche est très glissante ; quant aux arbres ils servent autant à nous retenir plus qu'à nous camoufler.

La section arrive dans le lit d'un torrent asséché ou nous nous regroupons, j'en profite pour prendre deux photos qui malheureusement seront perdues. La bataille a commencé, nous entendons cracher des F.M. et exploser des obus, cela vient du côté des forts de gauche et ne nous intéresse pas directement, aussi n'y portons-nous que peu d'attention. Un à pic barre notre route, nous le contournerons par des rochers et nous arrêtons en pleine pente, étagés un peu partout sur des touffes d'herbe exposées au soleil qui commence à chauffer. La halte dure, petit à petit nous prenons nos aises, nous déchargeant de ceci ou de cela, certains mangent, se lançant des boîtes de conserve au risque de les voir rouler jusqu'en bas, comme le casque de GOMEZ que JULES rattrape de justesse au passage. BENATAR le radio et JULES se relayent à l'appareil pour attendre les ordres.

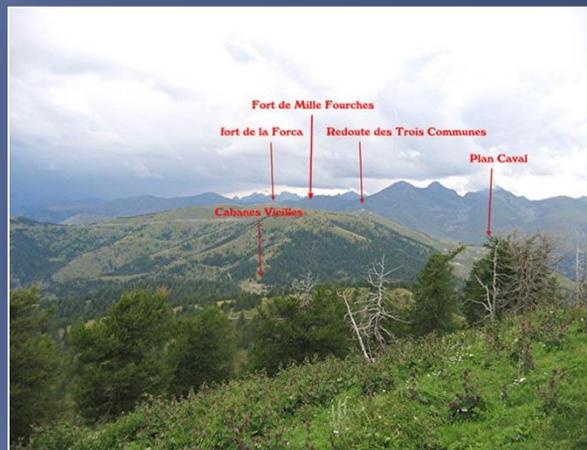
Nous voyons progresser une section avec trois mulets sur les pentes du VENTABREN, serpent minuscule sur le flanc de la montagne qu'il doit conquérir, cela semble d'une folle prétention. Une mitrailleuse allemande placée presque au sommet ouvre le feu pour la première fois sans doute sur une jeep circulant sur la route de TURINI.

La radio se met à parler : nous repartons.

La progression recommence en ligne cette fois et je suis à l'extrême droite ; la pente est forte, il n'y a pas longtemps que la neige a disparu car l'herbe en porte la trace jaune sale contrastant avec des crocus blanc et violets. Avec CHAVANIS, mon voisin de gauche dans le dispositif, nous échangeons quelques remarques sur la beauté de la nature, très peu en accord avec notre lourde tension.

Les arbres se raréfient le sommet se rapproche, toujours pas de réaction de l'ennemi.

Au sortir du bois se découvre tout le panorama avec, en contrebas, les forts de MILLE FOURCHES et PLAN-CAVAL, la FORCA.

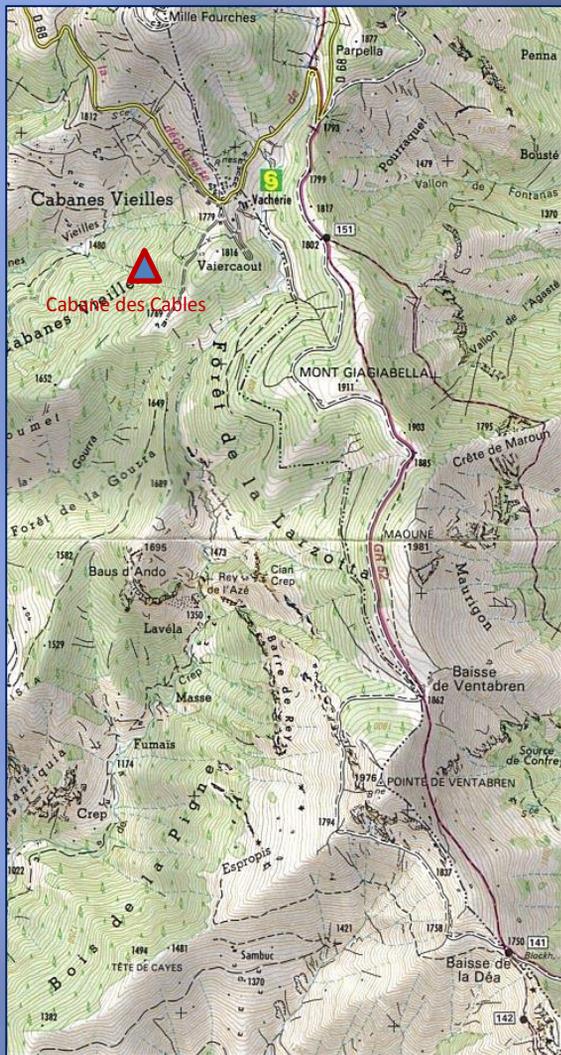


Un claquement sec et brutal, tout prêt suivi d'un autre plus sourd *Tac Pan, Tac Pan...* Qui a tiré ? Que se passe-t-il, je crois d'abord que c'est une de nos carabines. Nous continuons cependant à monter mais en avant de nous la terre a giclé, il n'y a plus de doute nous sommes visés, et par réflexe nous nous couchons. Le groupe de gauche se replie rapidement vers nous, personne ne sait d'où cela vient, nous voulons savoir. Des obus arrivent en sifflant et explosent un peu plus haut mais ils finissent par arriver si près que nous croyons avoir affaire à des Allemands, nous n'entendons pas les départs brouillés par les bruits des combats et l'écho dû aux montagnes. Nous redoutons le moment ou un coup trop long ou trop court - *selon la nationalité de l'artilleur* - arrivera sur nous, les éclats sifflent et pleuvent, l'un tombe à côté, un autre fait tomber les brindilles d'un arbre voisin. Finalement nous pensons que c'est notre artillerie qui nous prépare le terrain.

Les balles continuant à claquer nous ne pouvons continuer notre avance sans savoir qui nous vise. Avec mon groupe je suis chargé de la surveillance devant et à droite de la position pendant que les autres à plat ventre face à la gauche essayent de découvrir les tireurs.

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945



Source : Estivmercantour.fr

Je ne sais qui les aperçut en premier : bien en contrebas à environ 800 m se tient une bâtisse à moitié détruite par les obus et commandant le fond d'un thalweg ; c'est la "cabane des câbles" sorte de relais d'un funiculaire chargé d'approvisionner les forts de l'AUTHION occupés en temps normal par les troupes françaises. Autour de la cabane des câbles des tranchées abris fraîchement remuées. C'est de là que partent les tirs, chaque apparition d'un tireur soulève les exclamations du groupe. JULES les yeux rivés aux jumelles a vite fait de juger de la situation et fait mettre les F.M. en batteries : hausse 600, par courtes rafales, feu à volonté. Le premier des trois s'enraye, mais le deuxième, un bon *Brentgen*, parle de sa voix qui nous est familière et crache son premier chargeur.

Entre chaque rafale JULES donne les corrections : trop long, trop court, à droite. Poussé par la curiosité je peux voir la trajectoire de feu des balles traçantes. Toute silhouette qui se découvre est aussitôt allumée et leur riposte est faible surtout depuis que les trois F.M. tirent en même temps. Le bruit, l'odeur de la poudre, l'attaque enfin commencée, tout cela électrise, supprime la fatigue et la frousse, devient passionnant. Les Allemands ne se sentant plus en sécurité quittent leurs tranchées pour se réfugier dans la cabane et seul des obus pourraient les déloger.

JULES empoigne alors la radio et expose la situation "Allô, ici JULES, ici JULES m'entendez-vous ? Répondez !", une voix nasillardre répond : "Je vous entends très bien répondez".

Après avoir expliqué la situation au bataillon, le Lieutenant nous annonce un arrosage de la cabane de cinquante obus de 105. Nous sommes aux premières loges, sans risque d'un coup trop court. Les Allemands n'ont qu'à bien se tenir d'autant plus (nous le saurons plus tard) qu'ils sont attaqués par le B.I.M.P. qui en profitera pour décrocher.

Un roulement de coups précipités part derrière nous dans les montagnes amies tellement rapides qu'on ne peut les compter et qu'ils se chevauchent, les obus arrivent pressés creusant leur chemin dans l'air.

Des éclairs rouges bordés de fumée noire surgissent partout, tantôt sur les sapins qui lentement se cassent tantôt sur le sol faisant jaillir la terre et les pierres. Les arrières de la baraque sont labourés déchiquetés dans un vacarme effrayant agrandi à tous les échos.

La réaction des Allemands est toute naturelle et assez amusante pour nous. Ne se sentant plus en sécurité dans la cabane des câbles ils détaient pour regagner les tranchées et abris souterrains.

Nos trois tireurs FAQUIN, CARMONT et DESPERGER ne se laissent pas surprendre. « Tirez, tirez, Feu ! » crie JULES. Les F.M. crachent à plein chargeurs, des hommes tombent.

L'artillerie cesse aussi brutalement qu'elle a commencé. Et l'ennemi arrosé de balles par en haut ne tient plus et retourne à la cabane des câbles en répondant faiblement à la mitrailleuse.

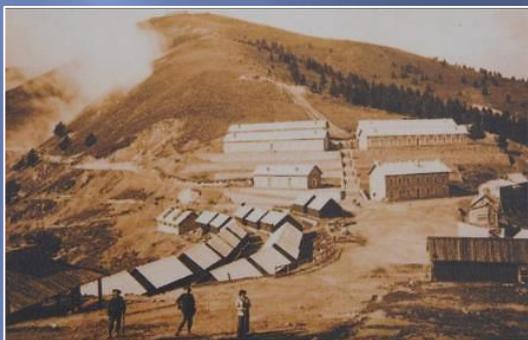
## 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

De l'autre côté, vers le VENTABREN que je dois néanmoins surveiller, une section de la 5<sup>ème</sup> compagnie est arrivée à notre hauteur à 500 m environ et progresse toujours. Devant nous vers le haut je vois grimper BERARDI et DHENAIN que JULES a envoyé en reconnaissance. Ils essuient des coups de feu et reviennent.

La section de la 5<sup>ème</sup> est arrivée vers une crête, une fusillade éclate, une fusée rouge écarte ses doigts au-dessus d'eux et ils se replient en courant jusqu'à l'orée du bois, j'ai eu une courte émotion car avec la distance je croyais voir des Allemands. J'avertis le Lieutenant, il ne s'en préoccupe pas et continue à communiquer avec le P.C. entouré de presque tout le monde ; ils se reposent tout en discutant le coup. Nous ne nous occupons plus de la cabane des câbles, ce qui nous intéresse à nouveau c'est le sommet et ceux qui nous y attendent.

L'ordre arrive : *"Allez les gars équipez-vous on continue l'avance"*.

On a compris c'est pour de bon, le Lieutenant replie tranquillement l'antenne de l'appareil qu'il confie à BENATAR. Beaucoup laissent sur place certains impédiments, les autres remettent tout à dos. Nous sommes formés en trois groupes étalés et je suis sur la gauche en pleine vue des forts qui semblent avoir beaucoup souffert et de CABANES-VIEILLES petit village à intérêt stratégique.



Baraquements de Cabanes-Vieilles dans l'entre-deux guerres  
Col. particulière - [www.fortiffere.fr](http://www.fortiffere.fr)

JULES nous annonce qu'un tir d'obus fumigènes nous aidera pour l'approche de la position et que plus on sera dans la fumée moins on aura de pertes ; c'est le premier obus qui sera le signal de départ.

Un sifflement, nous baissions instinctivement la tête, un bruit mat et mou, une énorme volute de fumée blanche s'élève du sol avec un léger bruissement, c'est les fumigènes en avant les gars !

Nous courons prêts à tirer derrière le mur de fumée qui avance mais qui n'est pas totalement continu. Un obus tombe même au milieu du groupe mais comme il ne crache que sa fumée c'est un ami ! Nous sommes aux vues de l'ennemi sauf de celui que nous attaquons. Les mitrailleuses des forts ont vite fait de nous repérer car sitôt après notre départ des rafales claquent un peu en dessous ; trop court, la terre vole.

VERNOUX, trompé par le bruit des arrivées, crie à plein poumons *"les Allemands derrière"*, et nous nous couchons face à l'arrière pour nous apercevoir rapidement de la méprise.

Nous reprenons l'avance, le tir de fumigène peu efficace a cessé, nous arrivons sur une première position vide d'occupants. Des fils partout fleurent bon la mine, FAQUIN en désamorce deux en pensant au retour, nous traversons la terre fraîchement remuée. On continue.

Une route (*la route stratégique du VENTABREN*) que nous sommes surpris de trouver là est traversée. De l'autre côté nous entrons dans une autre ligne de défense avec des emplacements d'armes automatiques évacuée elle aussi. Je finis par croire la partie gagnée car l'objectif est proche.

La pente s'adoucit il n'y a plus d'arbres sauf sur la crête devant à cent mètres, nous sommes en plein découvert, on nous tire dessus de partout et nous n'y faisons plus attention.

Une seule chose nous intéresse ce sont ces casques verts au ras du sol et qui s'agitent semblants comme inquiets de notre approche. *"ILS"* sont là.

Tout près cette fois et tirant de toute leur puissance de feu. Deux d'entre eux sont grimpés sur des sapins avec leurs mitraillettes et les autres dans des tranchées bien visibles à moins de 50 mètres.

La surprise, la crainte de l'affrontement donne un mouvement de flottement dans la section qui se resserre sur le sommet, nous nous arrêtons de courir juste ce qu'il ne faut pas faire, nous ne savons s'il faut s'arrêter et se coucher pour tirer ou continuer.

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

C'est alors que JULES, sans casque, ses cheveux déjà rares plaqués de sueur sur le blanc du crâne continue sa course en criant : *"En avant, en avant !"*. Il n'en faut pas plus, ROUANET et FERRANDI répètent le cri suivis par tous.

Electrisés, hors de nous, nous y allons de toutes nos forces en hurlant. Tout en courant je me mets à leur crier *"hände hoch"* espérant les voir se rendre, mais ils ne doivent pas me comprendre car ils se démènent comme de beaux diables et tirent tout ce qu'ils peuvent. Les premiers sont débordés, ils ne réagissent plus, pourtant il me semble que l'un d'eux situé dans une première tranchée est toujours vivant, mais comme il n'est pas sur mon trajet je le dépasse, tout occupé par un autre nous tirant dessus avec son pistolet : je m'agenouille derrière un pin et tire un carton presque à bout portant dans le dôme de branchage derrière lequel il se cache.

Un cri de ROUANET que je reconnais bien dans tout ce tintamarre me fait retourner *" mais il y en a encore un vivant"* : il vient de découvrir un Allemand terré au fond de son trou et ne soufflant mot ; il aura la vie sauve et encore mieux sa liberté car nous allons l'oublier au moment du repli. Nous lançons chacun nos trois grenades dans la tranchée devant décelée par les casques verts qui se découvrent de temps à autre pour viser.

Les grenades incendiaires (*prévues pour les casemates*) sont du plus bel effet avec leurs gerbes blanches se dressant comme un buisson couvert de givre qui s'évanouit aussitôt. Le phosphore tombe en frou-frou tout près de moi.

Avec CARMONT il nous prend l'idée de contourner la dernière tranchée par la gauche et JULES près de nous à ce moment approuve : *« Allez-y mes enfants, c'est cela tournez les !"*.

Nous avançons avec précaution d'arbre en arbre mais CARMONT, pressé, se lance avec son F.M. sur la tranchée.

Je ne peux pas croire que ce corps allongé tout au bord face contre terre est celui de mon camarade, je ne l'ai pas vu tomber distrait par un nouvel événement : une fusée rouge s'est écartée quelques mètres au-dessus de nous, accompagnée d'une forte explosion, peut-être est-ce cette première grenade qui a tué CARMONT ?

Les explosions se succèdent maintenant sans arrêt nous clouant au sol ; BERARDI est venu me rejoindre sur un névé crasseux au pied d'un pin et je profite de ce *"répit"* pour regarnir le chargeur de ma carabine (*une vingtaine de cartouches*) : ce n'est pas le moment d'être en panne.

Nous sommes arrosés sans arrêt par les grenades qui arrivent en tournoyant, manche par-dessus tête. Attention à la grenade ! C'est l'éclair, la fumée noire, la terre projetée ; à chaque projectile je vois les casques plonger ras terre, les corps se resserrer, les genoux rentrent dans le ventre, les muscles se crispent. Après l'explosion c'est la détente, seul l'étonnement subsiste : pourquoi ne suis-je pas touché ? Elles tombent régulièrement, des lanceurs nous ne voyons que leurs bras et quelquefois une tête. Chaque fois qu'une explosion n'est pas à craindre nous ripostons. C'est une débauche de munitions.

Un Allemand dégringole d'un pin avec sa mitraillette. Un grand cri de douleur et de rage sort de nos rangs, FERRANDI est touché au genou. GONOT est tué sur son F.M. hors d'usage. RANCIOT est criblé d'éclats de tôle à la figure et une balle a bosselé son casque de belle façon, mais rien de grave.

Cela devient sérieux, nous commençons à être tournés par la droite, nous ne pourrions pas tenir longtemps là où nous sommes. JULES n'arrive plus à communiquer avec le Capitaine et décide le repli. Très peu entendent l'ordre, mais pourtant il est exécuté presque en même temps par tous et c'est en voyant se lever et courir mes camarades et JULES crier avec de grands gestes que je comprends.

Avec BERARDI nous sommes dans les derniers, nous nous relevons et nous lançons dans une course éperdue accélérée par la pente. Devant nous la section dévale la montagne dénudée suivie d'une grêle de balles dont on finit par ne plus se soucier. Je pense à la réaction possible des Allemands et je me retourne: rien ne bouge et pourtant ils auraient la partie belle sur ce terrain découvert. Aux premiers abris nous nous arrêtons et faisons face à la direction dangereuse. Comme rien ne nous menace et que nous sommes toujours sous les tirs des mitrailleuses des forts, nous partons pour un deuxième bond.

## 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

La route est retraversée ainsi que la première position où se trouvent les pièges, l'un de nous crie "gare aux mines" et presque en même temps deux d'entre elles explosent en gerbes noires autour de nous, personne n'est touché !

C'est un peu plus bas que nous nous arrêtons enfin, dans le bois et à l'abri des vues, le calme et le silence sont revenus, JULES déploie l'antenne pour rendre compte et recevoir les ordres (du haut de son P.C. éloigné le Commandant a suivi avec ses jumelles toute l'opération : "spectacle émouvant que de voir ses hommes s'élançant au milieu des éclatements et de la fumée à l'assaut de la crête" dira-t-il quelques jours après).

En attendant les communications le petit groupe que nous formons, une dizaine car les autres sont descendus plus bas sans attendre, tient conciliabule. En nous l'état d'esprit est très complexe, nous sommes encore sous l'excitation du combat, mais celle-ci tombe peu à peu laissant place à un mélange d'abattement dû à la fatigue et au bruit, de mécontentement car nous avons été repoussés, de joie naïve et irrésistible car nous en avons réchappé une fois de plus, et de tristesse et de remord car plusieurs de nous sont restés là-haut. On ne sait d'ailleurs pas combien et nous ne les avons pas redescendus, selon l'ordre donné au départ, et nous n'aurions pas pu le faire.

C'est d'eux surtout que nous parlons. CARMONT nous en sommes sûrs, est tué, mort sur le coup, nous sommes plusieurs à le dire. Quant à GONOT, nous ne savons pas (il faudra voir ROUANET pour en savoir plus). Sur d'autres nous ne savons rien, ROUANET ? FERRANDI blessé ? BIAGGINI ? Sont-ils redescendus ? Vont-ils être achevés ? CHAVANIS veut retourner voir avec BERARDI, LAFFORGUE et moi, folie pure ! JULES attristé et abattu par la perte de ses hommes condamne le projet.

Il m'envoie pour rallier les hommes de la section voisine leur communiquer les ordres ils ne savent pas où est passé leur Lieutenant.

Alors nous refaisons en sens inverse le chemin du matin pour rejoindre le BOS-D'ANDOS sur lequel veille maintenant mitrailleuses et mortiers. ROUANET que nous pensions disparu arrive en chair et en os lui aussi surpris de me voir car il me croyait étendu contre la tranchée allemande à la place de CARMONT. FERRANDI qui a reçu les premiers soins, gémit sur un brancard, le genou traversé par une balle, il en a

encore pour des heures avant de rejoindre l'hôpital. J'apprends que, rendu fou par la douleur, il a abattu le prisonnier qui était à côté de lui.

Le Mont GIAGABELLA ne sera pris que deux jours plus tard par les Légionnaires appuyés d'un char. Il aura fallu deux compagnies pour prendre la position que notre section n'a occupé que quelques vingt minutes.

La plupart de nous avons semé en route nos capotes et couvertures (pas moi) nous ne pouvons pas recoucher à la belle étoile et le capitaine après quelques hésitations nous laisse redescendre sur MOULINET ; nous allons retrouver notre chambre avec ses matelas et draps "empruntés" aux civils, l'espoir d'une vie meilleure renaît et malgré une immense fatigue nous redescendons assez rapidement dans la nuit sur les pentes caillouteuses, nous perdons à plusieurs reprises le sentier et avons du mal à le retrouver. Je finis par m'associer à une caravane de muletiers (La royale brèle force) qui font le trajet plusieurs fois dans la journée et qui descendent à toute allure, j'ai beaucoup de mal à ne pas les perdre.

Enfin nous franchissons le seuil de notre paradis, les matelas sont là, dormir, dormir !

Mais au petit jour, malédiction, un planton nous réveille, quelle plaisanterie ; il paraît qu'il faut y remonter tout de suite, il n'y a pas quatre heures que nous sommes là ! Nous le renvoyons durement, une plaisanterie de ce goût ça ne passe pas.

Mais aussitôt après arrive JULES, tout harnaché et armé, à la fois suppliant et menaçant, c'est un ordre. Quelle déception, quelle amertume avec la peur qui nous reprend aux tripes, nos nerfs n'en peuvent plus. Pourtant quelques-uns se lèvent et j'en suis, l'ordre est l'ordre, et JULES qui le transmet n'a pas dormi plus que nous. ROUANET aussi s'est levé et s'occupe du ravitaillement en vivres et munitions à la place de nos trois chefs de groupes, anciens F.F.I. qui se montrent lamentables, ils perdront toute autorité. Après bien des peines et des lamentations auprès du médecin pour pouvoir rester, nous partons finalement, la fatigue et la mauvaise volonté de beaucoup dispersent la section tout au long de la route.

Nous formons avec le Lieutenant un petit groupe de six qui atteindra finalement le BOS d'ANDOS ».

Jean TREMEAU



# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

Appuyés par les mitrailleuses lourdes de la compagnie d'accompagnement, (*la nôtre*) et par les tirs tendus de mes anti-chars, qui font taire les tireurs du fort pendant leur progression, les pionniers parviennent aux meurtrières qu'ils attaquent au lance-flammes. Les tirs précis du caporal LAMOTHE, excellent pointeur au canon, ont été particulièrement remarquables et appréciés par les fantassins que nous soutenons. Parvenons à quelques mètres de l'entrée du fort. Tirs au bazooka.

Les Allemands réagissent par un bombardement d'artillerie et de mortiers provenant des forts voisins, arrosant leur propre fort de projectiles incendiaires.

En quelques instants, la calotte et les pentes qui entourent l'ouvrage s'enflamment. Toute la broussaille est en feu. La chaleur est intense. Le sol, (*un tapis de feu qu'alimentent la mousse, les feuilles mortes, les brindilles...*) brûle les chaussures et fait danser les fantassins...

Sauvetage impossible de la plupart des blessés isolés par des barrages de plusieurs mètres de brousse en feu.

Répetons la manœuvre de la porte, soutenus par les mitrailleurs et les pionniers aux lance-flammes qui font taire à nouveau les tireurs du fort postés aux meurtrières.

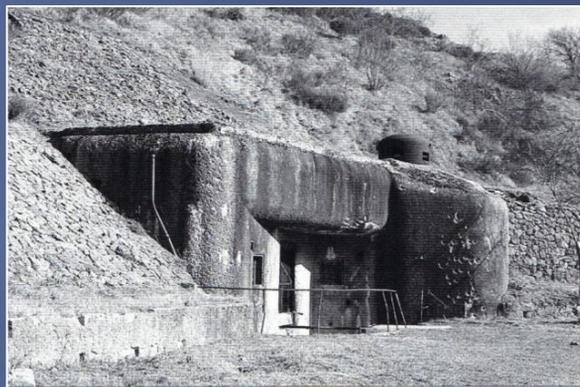
Très vive réaction des occupants. L'espace dégagé devant la porte est imprenable.

La compagnie CHABERT doit décrocher du BOSC. Recevons du bataillon l'ordre de repli général sur nos positions de départ. Descendons, protégés par un rideau fumigène.

Repartons à la tombée du jour avec BURGAUX et deux fantassins du bataillon pour tenter de ramener au bivouac quelques blessés. Les trouvons carbonisés sur le terrain qui fume encore. Tous mes gars sont présents.

TAILLEUR, blessé par une mine anti-personnel, a dû être évacué. J'apprends au P.C. de la brigade que notre bataillon aurait plus de 15 tués et de nombreux blessés, dont le capitaine MOREL ».

**Henri BEAUGE**



Ouvrage du col de Brouis - Source : *Journal de la Roya*  
Bevera 2005 - CP. José Banaudo



La 3<sup>ème</sup> Cie du capitaine Chabert  
Cannes, le 9 mai 1945

Source : *Le Bataillon de Chambaran*. Pierre Deveaux



1945- Avril - Sospel - BM4 - 2<sup>è</sup> Cie - 3<sup>è</sup> Section  
Robert Papat - Gauthier - Pellet - Pierre Papat  
Gaillat - Rocher

Fonds Emile Gauthier



1944 Décembre - Charentes  
Jean Bejuj dit Jacky tué au Col du Brouis avec son Frère

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945



### UN « REVENANT »

Par le sergent Paul ROCCHI  
B.M. 4 Chambarand



« A l'aube du 10 avril, notre détachement parti du MONTE GROSSO commandé par le capitaine MOREL venant des F.F.I. de Chambarand et par le Capitaine CHAREYRE un ancien du Cameroun, se dirige vers le fort à l'effet de s'emparer de l'ouvrage fortifié. Chef de groupe, j'avais pour mission de pénétrer avec mes hommes à l'intérieur du fort de BROUIS et de faire le nettoyage avec nos lance-flammes.

En arrivant à proximité du fort, nous avons rencontré un tas de difficultés : champs de mines posés par l'ennemi ; nous avançons avec précaution en direction des fortifications, quand tout à coup, nous avons été pris à partie par le feu d'armes automatiques provenant du fort.

Au cours de l'action, à mes côtés cinq de mes camarades sont tombés, fauchés par les rafales et ont été tués.

Quant à moi, sans pousser un cri, je tombais lourdement sur le sol, blessé par le tir d'une mitrailleuse située dans un blockhaus. J'étais en mauvaise posture, blessé au genou et à la cheville, je sentais s'écouler le sang de mes plaies.

Après trois heures de combat, notre compagnie a décroché sous la protection d'un rideau de fumée. Je souffrais énormément de mes blessures, néanmoins je réussissais à me faire un garrot au-dessus du genou afin d'éviter l'hémorragie.

### PAUL ROCCHI

Paul Rocchi avait 19 ans quand, quittant sa famille à Hirsingue, il s'évada fin 1940 d'Alsace annexée, refusant la mainmise de l'Allemagne sur sa province. Gagnant la zone non-occupée, il s'engageait à Toulon en mars 1941 dans l'Infanterie Coloniale pour pouvoir rejoindre l'Afrique dans l'espoir d'une reprise des combats.

Affecté au 21ème RIC, embarqué à Marseille en juillet 1941, il effectue différents séjours au Sénégal, en Côte d'Ivoire, au Soudan, au Maroc, passé successivement du Régiment porté de Tirailleurs sénégalais, puis au 16 RTS, avant d'être affecté enfin le 28 avril 1944 au BM 4 de la 1ère DFL et au corps expéditionnaire français en Italie. Il y gagne la Croix de Guerre avec citation à l'ordre de la Brigade et nomination au grade de caporal à titre exceptionnel en juin 1944.

Après l'Italie, c'est le débarquement à Cavalaire le 16 août, Hyères et les combats pour la prise de Toulon, Lyon, Lyoffans. Pendant la campagne des Vosges, Paul Rocchi suit le peloton de sous-officiers, est nommé sergent le 1er janvier 1945 et retrouve ses camarades de Chambarand et de la 2ème Compagnie du BM 4 pour les combats d'Alsace, de l'Illwald et de l'AUTHION.

Le 10 avril 1945, à la tête de son groupe, au cours de l'assaut sur le fort du Col de Brouis, le sergent Paul Rocchi est grièvement blessé à la jambe gauche et laissé pour mort sur le terrain après l'échec de l'attaque. Il restera quatre jours exposé à la soif et au soleil à dix mètres du fort sous le feu des mitrailleuses françaises, avant d'être hissé le 13 par les Allemands dans le fort, transféré par eux en charrette à bras à Breil, transfusé d'homme à homme avec un jeune soldat allemand, amputé, prisonnier à l'hôpital de Milan en Italie et finalement à Innsbruck en Autriche.

Disparu lors de la reprise du Fort de Brouis, Paul est déclaré mort et sa mère reçoit, via la mairie d'Hirsingue, l'avis officiel du décès de son fils. Lorsque Paul, après sa libération de l'hôpital d'Innsbruck retrouvera son unité à Vincennes à l'automne 1945, il ne pourra toucher sa solde puisque considéré comme mort. Depuis, avec humour, il conservait précieusement son avis de décès.

Il nous a quittés le 5 janvier 2004 et ses obsèques ont été célébrées le 8 à Altkirch où il résidait.

Emile GAUTHIER

C'est dans cet état, près de la position ennemie, que j'attendais du secours. J'étais à quelques mètres de l'ennemi. A la tombée de la nuit, une patrouille de chez nous est revenue sur le terrain pour ramasser les blessés. Inconscient, incapable d'appeler, sans mouvement, je n'ai pu attirer l'attention des hommes de la patrouille qui m'ont laissé pour ainsi dire mort sur terrain. Je me rappelle avoir entendu que l'un des hommes de la patrouille disait, en montrant mon corps à ses camarades : « *celui-là a son compte* ».

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

Pendant quatre jours, je suis resté ainsi, étendu entre l'ennemi et nos postes avancés. J'avais terriblement soif et je n'ai pu résister qu'en buvant mon urine recueillie dans le fond d'une boîte de «Beans» vide. Quelques temps après, une patrouille allemande m'a ramassé. Elle s'était rendu compte de mon état, me voyant bouger à son approche. Les Allemands m'ont évacué vers le fort, en faisant remonter mon corps par un créneau de l'ouvrage fortifié. Pendant mon évacuation, les Français ont ouvert le feu sur notre groupe qui se repliait.

J'ai reçu aussitôt les premiers soins à l'intérieur du fort. Mon état de santé n'était guère brillant. D'autre part les Allemands étaient préoccupés par l'évacuation du fort et avaient reçu l'ordre de se replier. Quelques jours après, couché sur une litière de paille, dans une voiture à bras, poussée par les Allemands, j'étais transporté vers BREIL.

Mon évacuation du blockhaus avait été périlleuse. Les Allemands m'avaient mis dans un grand sac, d'où seule ma tête émergeait. A l'aide d'une poulie accrochée à la partie supérieure du blockhaus, je fus remonté dans cette position, vers l'extérieur de l'ouvrage fortifié.

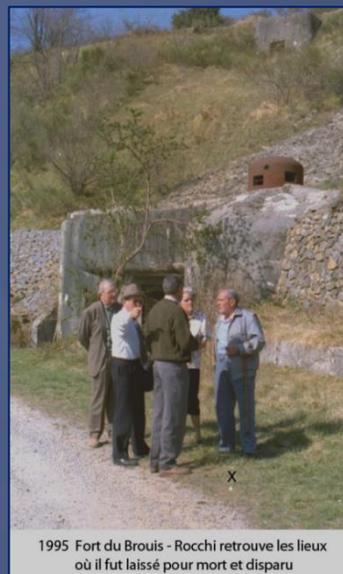
Sur cette voiture à bras, j'effectuais le repli avec les Allemands à l'intérieur de l'Italie. Nous sommes arrivés à l'antenne chirurgicale où je fus amputé de la jambe gauche par un major allemand. Je me souviens qu'à mes côtés, donnant son sang, était allongé un jeune soldat allemand.

Par la suite, nous avons traversé des villes : TURIN, MILAN, des villages et j'arrivais à MERANO, sur les bords de l'ADIGE, près de la frontière Autrichienne.

Le 8 Mai 1945, nous avons appris, la cessation des hostilités de la bouche de l'ennemi. Aussitôt nous avons été installés dans les salles communes où nous n'étions plus considérés comme prisonniers de guerre.

Pour fêter la Victoire et la fin de la guerre, les Allemands nous ont distribué une bouteille de Champagne pour deux et nous avons trinqué ensemble, heureux de la fin de la guerre.

J'étais impatient de retrouver les Français et je me débrouillais par mes propres moyens, marchant à l'aide de béquilles pour rejoindre les troupes françaises à INNSBRUCK où je rejoignais la 1<sup>ère</sup> Armée Française et je fus hospitalisé à nouveau.



1995 Fort du Brouis - Rocchi retrouve les lieux où il fut laissé pour mort et disparu

En octobre 1945, j'étais transporté à COLMAR dans un hôpital. Dans cette ville, j'apprenais que la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre et mon bataillon, le B.M. 4, étaient cantonnés dans les environs de PARIS.

La suite de mon odyssée se déroula sans encombre et à VINCENNES, je retrouvais mes camarades, après des mois d'absence.

Je me présentai au capitaine RICCIO, Commandant de ma compagnie, puis devant le Général GARBAY, Commandant la Division, qui furent tous étonnés par ma soudaine apparition. Il faut vous dire que j'étais rayé des contrôles et porté disparu au combat. L'avis de mon décès avait été adressé à ma mère.

Telle fût pour moi, sergent ROCCHI, l'histoire de ma disparition et l'annonce de mon décès, lors de l'attaque du Fort de BROUIS, en Avril 1945.

### Paul ROCCHI

Actualités > Conflits et opérations > Seconde Guerre mondiale > Militaires décédés au cours de la Seconde Guerre mondiale

SECONDE GUERRE MONDIALE

Précédent n°132/168 Suivant

**Paul ROCCHI**

Mort pour la France le 10 04 1945 (Brouis)

Carrière

Statut	militaire
Unité	4 e BM

Mention Mort pour la France

Cause du décès tué par balles

Sources Service historique de la Défense, Caen

Cote AC 21 P 146425

*En 2015, Paul Rocchi est toujours porté Mort pour la France à l'Authion dans les bases de données du SGA (Ministère de la Défense)*

# 10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

## Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

### Sommaire

- **2** : Chronologie des opérations du 10 avril 1945
- **3** : Témoignage de Paul Morlon (1er R.A.)
- **4** : Témoignage de Louis Leclerc (Génie)
- **5** : Mars 1945 : Reconnaissance au col de RAUS. Raymond Sautreau (B.M. 21)
- **6** : L'assaut du Col de RAUS. Yves Gras (B.M. 21)
- **12** : Reconnaissance de la tête de VAIERCAOUT quelques jours avant l'attaque. Roger Marty (B.I.M.P.)
- **15** : A l'attaque de la MAISON DU CABLE. Roger Marty (B.I.M.P.)
- **17** : Première attaque meurtrière au piton de la FORCA. Michel Henry (B.I.M.P.)
- **23** : La 2<sup>ème</sup> compagnie du B.I.M.P. à CABANES-VIEILLES. Albert Pivette (B.I.M.P.)
- **24** : Vers CABANES-VIEILLES. Pascal Diana (historien),
- **25** : Le demi-tour sur place de l'obusier. Jean Candelot (1<sup>er</sup> R.F.M..)
- **28** : Avec le B.M. XI au GIAGIABELLA et au VENTABREN. Jean Trémeau (B.M. XI)
- **37** : Le B.M. 4 à la cime du BOSC et au fort de BROUIS. Henri Beaugé (B.M. 4)
- **39** : Un revenant, par le sergent Paul Rocchi (B.M. 4)



Stèle de Tueilès - Source : Bir Hakim l'Authion

### BIBLIOGRAPHIE

- Souvenirs d'un officier d'artillerie coloniale. Paul MORLON (R.A.), Bookpole éd.
- Gleb SIVIRINE (R.A.) : Le Cahier rouge du maquis. Journal de Résistance Suivi de L'homme Boussole. Cl. Et J-M. SIVIRINE. Ed. Paroles éditions, 2007
- Mémoires de guerre d'un Français libre Louis LECLERC (Génie)
- Jalons. Dans la tourmente 39-45. Roger MARTY (B.I.M.P.). Ed. familiale
- Jacques ROULEAU (B.I.M.P.). Biographie de l'Ordre de la Libération [Lien](#)
- Derniers combats, dernière victoire Par Albert PIVETTE (B.I.M.P.) in : Revue de la France Libre, n° 250, 1er trimestre 1985
- Article de Lucien COUDIN (B.I.M.P.). Le Bien Public. [Lien](#)
- Souvenirs de l'Authion, Michel HENRY (B.I.M.P.) in : Bir Hakim l'Authion n° 168 janvier 1998
- Joseph PECRO (B.I.M.P.). Biographie de l'Ordre de la Libération [Lien](#)
- Le char Stuart de l'Authion. Conférence de Pascal DIANA, historien
- Souvenirs 39-45 de Jean CANDELLOT (R.F.M.). Ed. familiale Jean-Louis CANDELLOT, 2012
- Julien ROGER (R.F.M.). Biographie de l'Ordre de la Libération [Lien](#)
- Mes récits de la guerre 39-45. Jean TREMEAU (B.M. XI). Ed. privée, sans date.
- Avoir 20 ans en 1940. Chroniques de guerre d'un Français Libre. Henri BEAUGE (B.M. 4). Diffusion familiale, réédité en 2014
- Le bataillon de Chambaran. Secteur 3 de l'Armée secrète de l'Isère. Pierre DEVEAUX (B.M. 4), PUG « Résistances », 1994
- Un revenant, Paul ROCCHI (B.M. 4 Chambaran) in : Bir Hakim l'Authion n° 119, janvier 1986
- L'Authion. Signification d'un sacrifice. Général Edgard MAGENDIE (B.I.M.P.)
- Les combats de l'Authion. Journal de la Roya Bevera n° spécial, 2005
- L'Authion libéré ! Pays Vésubien n° 6 - 2005
- Le front oublié des Alpes Maritimes. Pierre-Emmanuel KLINGBEIL. Serre éd., 2005
- La 1<sup>ère</sup> D.F.L. Les Français Libres au combat. Général Yves GRAS (B.M. 21), Presses de la Cité, 1983



1981 - Rassemblement Chambaran au Col de Brouis  
Jean Artières

Fonds Emile Gauthier

1945-2015



PUBLICATION « AMONT » A PARAITRE AVRIL 2015

Blog Division Française Libre [Lien](#)  
Fondation B.M. 24 - Obenheim [Lien](#)